MONTREAL JANVIER 1951

le FILM

DIX CENTS

FLORENCE MARLY REVIENT D'ORIENT, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

TROIS SCÉNARIOS : "La Valse Brillante" — "Les Frères Bouquinquant" — "Tripoli"

LA DYNASTIE DES BARRYMORE, par Marc Leblanc — SIMONE VALÈRE

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: Radio-Carabin — "FAUBOURG À M'LASSE" — Echos et Nouvelles

Une Grande Artiste

Il semble que l'on ne puisse désormais prononcer le nom de JANE WYMAN sans évoquer le souvenir de son rôle de jeune campagnarde muette dans JOHNNY BELINDA. S'il est vrai que ce film, dans lequel elle eut la bonne fortune d'avoir pour co-partenaire Lew Ayres, reste la plus authentique réussite de sa carrière, il serait injuste d'oublier, par exemple, THE LADY TAKES A SAILOR avec Dennis Morgan, qui a passé sur nos écrans l'an dernier. Nous reverrons bientôt Jane Wyman dans l'adaptation au cinéma d'une pièce qui a connu un succès prolongé sur le Broadway : THE GLASS MENAGERIE. Elle portera alors, comme sur la photo ci-contre, un veston sport en léopard, avec manchon de même fourrure.

J A N E W Y M A N

le FILM

MONTREAL,
JANVIER 1951
32e année No 6

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

UN "BEST-SELLER" FRANÇAIS

Maurice de Canonge, le réalisateur à la légendaire bonne humeur, vient de tourner « *L'homme de la Jamaïque* », un "*best-seller*" français dû à la plume de Robert Gaillard.

Il a trouvé son héros, l'homme du rôle, en Pierre Brasseur, qui fixera les traits de ce personnage immortalisé par le roman.

Tout comme dans l'oeuvre de Gaillard, il aura : petite moustache, teint hâlé, complet clair, chapeau de planteur, et, par le geste, le ton de la voix, le regard complice, en marquera le genre, le caractère.

Un aventurier qui a fait fortune à la Jamaïque — d'où vient le nom qu'on lui prête — et qui se livre maintenant au trafic d'armes et autres occupations de même ordre... Rôle actif où l'amour a une grande part. Drame bouleversant où le personnage finit par attraper la lèpre, et s'en va impuissant devant le destin, pour ne pas contaminer celle qu'il aime.

Pierre Brasseur a su donner tout le relief voulu à son personnage. Il se taille une place de premier ordre au cinéma français.

•

CE QUE COUTE UN NEZ

Dans la nouvelle version de « Cyrano de Bergerac » à l'écran, dirigée par Stanley Kramer, le nez de José Ferrer coûte $4,000. Au théâtre, les nez sont toujours fabriqués en plastique, mais cette substance ne résisterait pas à la vive chaleur des lumières du studio. Il serait difficile aussi de fabriquer exactement le même nez durant les semaines que durent une production. Joseph Norin a donc eu recours au vynil-plastique. On se sert d'un moule de plâtre de Paris pour fabriquer un nouveau nez tous les jours. L'intérieur de ce nez est en caoutchouc-époque, ce qui le rend plus flexible et augmente sa vraisemblance.

•

ANNA MAGNANI AU TRAVAIL

Anna Magnani est allée à Paris pour présenter « *Vulcano* », le film qu'elle a tourné sous la direction de William Dieterle. Le désir de la grande artiste italienne est de ne plus se laisser spécialiser dans les rôles dramatiques. Elle devait tourner en décembre dernier, en double version italienne et américaine « *Le Carrosse du Saint-Sacrement* », d'après Prosper Mérimée.

•

PIECE PORTEE A L'ECRAN

La célèbre pièce de Roger Ferdinand « Ils ont vingt ans » qui a connu plusieurs centaines de représentations consécutives à Paris et de triomphales tournées en province, vient d'être portée à l'écran par René Delacroix.

Elle est la suite des célèbres « J-3 », dont le film sous le titre de « *Mademoiselle Amour* » a connu un vif succès.

SONS ET COULEURS

On utilise désormais couramment, pour les enregistrements, des disques en matière plastique. Pratiquement incassables, ces disques peuvent en outre être fabriqués en une large gamme de couleurs brillantes. En vue de faciliter l'identification et le classement, les éditeurs américains ont décidé d'attribuer une couleur définie à chaque genre musical : Musique classique : rouge rubis ; musique légère : bleu nuit ; folklore : rouge cerise ; airs populaires : noir ; accordéon : vert ; musique pour enfants : jaune citron. A la musique internationale, on a attribué la couleur « bleu d'azur ».

•

UN MIRACLE

« *La Nuit s'achève* » qui met en vedette le sympathique Victor Francen et la jolie Ludmilla Tchérina, est un film plein de musique, de chant, de danse, de violence, d'amour, mais c'est aussi pour la première fois à l'écran, le miracle du siècle, la greffe des yeux, comment on rend la vue aux aveugles. Cette histoire romanesque et bouleversante est attendue anxieusement.

•

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Dans le *Carrefour impérial*, film qu'a réalisé l'automne dernier, le metteur en scène Raymond Bernard, Pierre Fresnay, qui interprète le personnage principal, fera revivre le génial bâtisseur que fut Ferdinand de Lesseps. Comme il se doit, le film est réalisé en Egypte.

•

ACTIVITES DE LOUIS JOURDAN

Louis Jourdan tournera *L'Oiseau du Paradis*, son prochain film américain aux îles Hawaii, sous la direction de Delmer Daves, avec Debra Paget. Le même Louis Jourdan tournera ensuite, avec Jeanne Crain, une version musicale du film d'Ernst Lubitch : *Le Ciel peut attendre*.

•

CLAUDEL A L'ECRAN

L'Otage, de Paul Claudel, va être adapté pour l'écran. Jean Grémillon a été pressenti comme metteur en scène, et l'on annonce que c'est Marie Bell qui interprètera le rôle principal.

•

CINEMA ET LITTERATURE

Quatre livres sur le cinéma à paraître cet hiver : un de René Clair, un de Paul Gilson appelé *Cinémathèque* ; le troisième de O'Brady avec une préface d'Orson Welles et un de Robert Flory et Maurice Bessy sur Charlie Chaplin.

UNE INTERVIEW

FLORENCE MARLY REVIENT D'ORIENT

par Louise Gilbert-Sauvage

(Notre correspondante à Hollywood)

CHAQUE fois que j'ai eu le plaisir de causer, ne fût-ce que quelques minutes, avec Florence Marly, j'en ai éprouvé comme une fraîcheur, quelque chose qui vous change de ce qui est trop matériel. Florence est une sensible. Elle comprend tout de suite tant de choses qui ne font qu'effleurer d'autres esprits sans y laisser d'empreintes.

En ce moment, c'est d'Orient, qu'elle revient, ayant terminé il y a quelques semaines, un film à Tokyo, et qui s'intitule : "Tokyo File 212". C'est, il va sans dire, une histoire d'espionnage. Elle affirme que jamais elle n'eut un rôle aussi « formidable. »

— « Où étiez-vous tout ce temps », me dit-elle à l'appareil où nous prenons rendez-vous chez moi, pour le lendemain à l'heure du thé.

— Oh ! j'étais très tranquille, et surtout très heureuse parmi ceux qui m'aiment, dans mon pays, dans les montagnes surtout. Et maintenant, je paie la rançon au centuple... connaissez-vous le mal du pays ?...

— Ah ! si, et comme je vous trouve chanceuse d'être assez sensible pour subir cette sensation de nostalgie qui fait mal, mais qui n'est que le résultat d'un don du ciel. Si j'allais en France, maintenant, j'éprouverais au retour du chagrin d'avoir quitté des amitiés très [*Lire la suite page* 36]

Ci-dessus et ci-contre, trois photos de FLORENCE MARLY, une artiste tchécoslovaque de culture française. Elle vient de tourner au Japon un film intitulé : *Tokyo File 212* qui est, *bien entendu une histoire d'espionnage.*

"LES FRERES BOUQUINQUANT"

UN FILM PUISSANT

avec Madeleine ROBINSON, Albert PREJEAN et Roger PIGAUT

Ce film, qui a eu un grand succès en France, est basé sur le roman du regretté Jean Prévost, tué dans le maquis alors qu'il combattait pour la libération de la patrie.

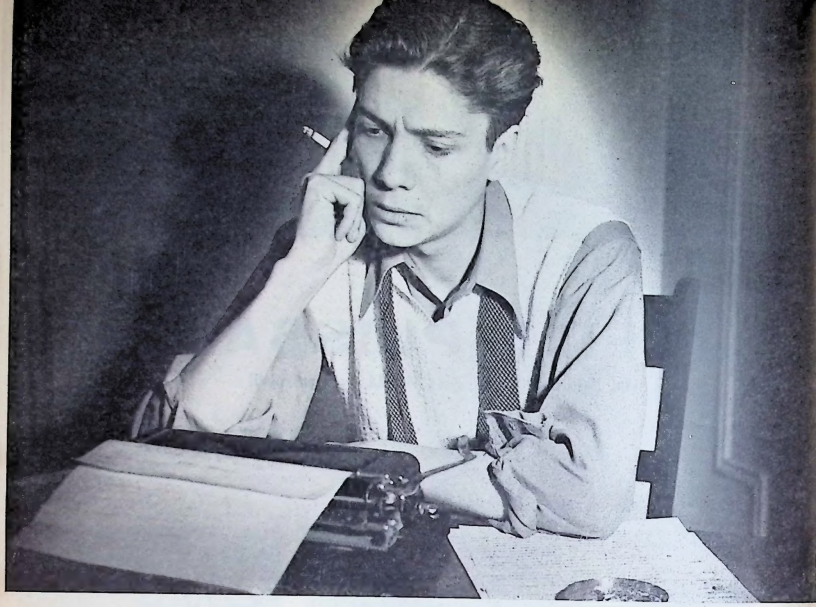
Les vedettes en sont : Madeleine Robinson dans le rôle principal, celui de Julie ; Albert Préjean, dans celui du mari, et Roger Pigaut, dans celui de Pierre Bouquinquant. L'adaptation est d'André Cerf et de Louis Daquin ; le scénario et les dialogues sont de Roger Vailland. Voici, en substance, le scénario :

Le 4 janvier, à 22 h. 30, Julie Bouquinquant se présente au Commissariat de Police de Grenelle pour déclarer qu'au cours d'une scène de violence provoquée par son mari en état d'ivresse, elle a poussé celui-ci dans la Seine, et qu'il a coulé à pic...

Le ménage Bouquinquant habitait le ponton-grue amarré au Pont de Grenelle. Julie, petite provinciale, avait été placée à Paris en service. Effroyablement dépaysée, dans la capitale, sans parents, sans amis, elle avait écouté avec émotion le premier garçon qui lui avait parlé d'amour. Léon Bouquinquant était parisien. Il lui parut courageux et honnête. Quand il lui proposa de partager sa vie, Julie n'hésita pas, trop heureuse d'avoir enfin un foyer. Elle quitta ses patrons, et vint partager la vie de Léon à bord du ponton-grue. L'homme promettait de travailler ferme pour assurer leur avenir.

Hélas ! dès les premiers jours qui suivirent le mariage, Léon montra un caractère bien différent. Sa gentillesse, son courage, semblèrent l'abandonner, et Julie s'aperçut bientôt que son mari buvait. Les difficultés le décourageaient vite. Julie, qui avait tant rêvé de bonheur, ne voulait pas convenir qu'elle s'était trompée et qu'elle n'aurait qu'une vie [*Lire la suite page* 39]

Photos du haut, de gauche à droite, ROGER PIGAUT et MADELEINE ROBINSON ; la même avec une religieuse dans un corridor de la prison des femmes. Ci-contre, de gauche à droite, accomplissement de la besogne domestique, les deux frères auprès du berceau du nouveau-né. Ci-contre, en bas, lutte à mort entre ALBERT PREJEAN et ROGER PIGAUT.



"FAUBOURG A M'LASSE"

ROMAN RADIOPHONIQUE DE PIERRE DAGENAIS

Photo de travail de quelques interprètes à l'oeuvre. A gauche, au second plan, PIERRE DAGENAIS, casqué des écouteurs, surveille le travail des artistes. L'auteur-réalisateur veut la perfection et chacun connaît les résultats.

Michèle et François (NINI DURAND et JEAN LAJEUNESSE), le couple sympathique. On sait que M. Bélair est heureux d'avoir marié sa fille au policier, lequel, dans la famille est considéré comme un excellent parti dans ce modeste milieu.

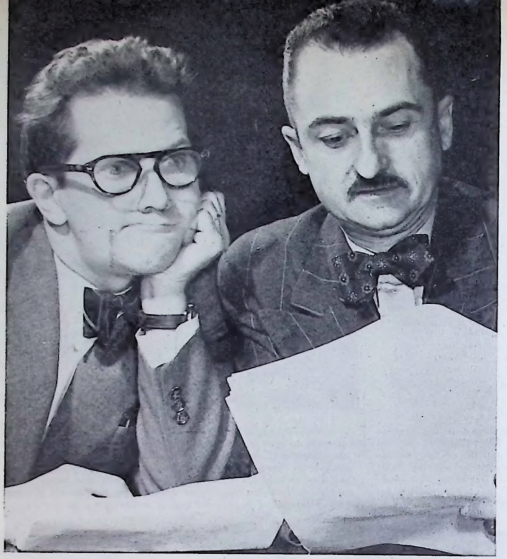
Hé, les gars, v'là la gang du Faubourg à M'lasse ». Il fallait *Pierre Dagenais* pour découvrir cette identification qui place tout de suite l'atmosphère et le milieu de son roman radiophonique, entendu sur les ondes de CKAC. Du lundi au vendredi à 7 h. 45, les auditeurs de toute la province, par l'entremise du réseau Trans-Québec, écoutent l'oeuvre du compositeur, qui dans sa troisième année à la radio ne perd rien de son actualité et de sa couleur locale.

Pierre Dagenais est jeune et pourtant ce nom est connu de tous. C'est que les succès de sa carrière artistique sont nombreux. On ne peut en quelques lignes énumérer la participation de cet artiste à toutes les émissions radiophoniques ou spectacles sur les scènes montréalaises. Il faut relever seulement ses coups de maître et mentionner par exemple le grand succès de la belle légende « *Le Diable s'en mêle* » ou encore « Le Songe d'une nuit d'été », rappeler sa pièce « Le temps de vivre » ne pas oublier son adaptation du roman de Roger Lemelin « Au pied de la pente douce » qui était devenu sur les ondes « La butte aux moineaux », mentionner la série « Zone interdite » le théâtre des situations difficiles dont la mise-en-ondes avait la qualité des grands succès américains pour en arriver au « *Faubourg à M'lasse* dont il est l'auteur-réalisateur depuis trois ans. Toute la presse a reconnu le talent de Pierre Dagenais et le monde du théâtre attend beaucoup de lui.

L'émission à laquelle il consacre actuellement son temps et ses énergies est celle du [*Lire la suite page* 38]

Ci-dessous, dans un restaurant de Popote, bien des gens se rencontrent. Cette fois Désiré (PAUL GUEVREMONT) dont la vie est mouvementée, quand on se rappelle son association avec le groupe des trafiquants, rencontre ici Michèle (NINI DURAND). Au faubourg, on partage les joies et les misères de la vie. Mais les bons moments ne sont pas rares, le rire des personnages le prouve.

Ci-dessus, GILLES PELLETIER (Roland) le fils de M. Bélair. Son infirmité le rend parfois songeur et de caractère difficile. Ses amours tracassent bien son père. Fort heureusement sa soeur Michèle ne manque pas de lui être sympathique, car elle veut son bien et souhaite pour lui un mariage heureux. Déjà des rumeurs (du quartier) ont laissé entendre qu'il y aurait mariage entre Roland et... mais que se produira-t-il au juste ?



Ci-contre, à gauche, le photographe a demandé à ROGER GARAND de demeurer immobile un instant, mais il n'a pu le forcer à rester sérieux, pas même pendant qu'il étudiait le script que travaille LAURENT JODOIN (à droite), directeur des textes, — Photo du bas, à gauche, ROGER GARAND, JEAN COUTU et JEAN-MAURICE BAILLY. Ce dernier, à titre d'annonceur de *Radio-Carabin* est supposé se tenir "plus dignement" que les deux autres lurons. — A droite, le "publiciste Brading" qui lit chaque semaine un message sur le civisme, n'est nul autre que le sympathique JEAN LAJEUNESSE (à gauche).

TRENTE MILLE "GAGS" EN CINQ ANS

À RADIO-CARABIN

Tous les amateurs d'histoires drôles — et qui ne l'est pas — savent combien il est difficile d'inventer une bonne blague. Le comique demande un tour d'esprit et un talent particuliers que très peu de gens possèdent. Et cependant, nous avons au Québec même une équipe de jeunes humoristes qui ont lancé sur les ondes plus de 30,000 "gags" au cours des cinq dernières années.

Il s'agit — vous l'aviez peut-être deviné — de Radio-Carabin, la plus ancienne des grandes émissions comiques à Radio-Canada. Chaque semaine, en effet, il faut aux scripteurs composer plus de 100 choses amusantes et se renouveler constamment.

Ce tour de force, car c'en est véritablement un, est dû avant tout au travail d'équipe, comme le confiait au *Film*, Laurent Jodoin, directeur des scripts de Radio-Carabin et père spirituel des humoristes de l'émission. Collaboration qui unit étroitement les scripteurs d'abord, puis les comédiens qui doivent dire les textes, enfin le réalisateur et le producer qui ont la tâche pas toujours facile de rendre homogène une émission composée de plusieurs éléments souvent disparates, de la fondre en un tout harmonieux et agréable.

Pour se convaincre de la difficulté que présente la réalisation d'une émission comique, il suffit d'assister à une répétition de Radio-Carabin. Pour cela il faut avoir du temps à soi, car les interprètes commencent vers deux heures le mercredi après-midi et répètent presque sans interruption jusqu'à neuf heures du soir, alors que l'émission est mise en ondes du plateau de l'Odéon-Champlain, à Montréal.

Assis au tableau de contrôle, Paul Leduc, le réalisateur et Wilf. Charland, le producer, dirigent le travail à travers une glace qui donne sur le grand studio 12, au nouvel immeuble de Radio-Canada, les artistes et musiciens qui composent l'émission.

— A votre tour, Coutu, et mettez l'accent à la bonne place la prochaine fois, recommande Paul Leduc.

— Oh ! Oh ! Monsieur veut l'assent... Hé bien ! Monsieur l'aura.

Et à partir de cet instant, Coutu ne parle qu'à la marseillaise. Dans le poste de contrôle, Leduc et Charland s'arrachent en silence les cheveux qui leur restent.

Et maintenant, c'est Roger Garand qui doit donner la repartie. Il la donne... et comment ! Une patte autour du poteau du microphone, les yeux au ciel, il clame à tue-tête.

— Mais ce n'est pas dans le texte ce que tu dis là, Garand, d'interrompre Leduc.

— Ça devrait y être. Ces gens-là ne savent pas écrire. Si au moins on avait quelque chose de drôle à dire, on serait drôle.

Garand s'interrompt juste assez longtemps pour commencer à manger la cravate de Jean-Maurice Bailly, annonceur à l'émission, tandis que Coutu explore la tête de Claudine Thibaudeau, histoire d'y chercher une mine d'or, à ce qu'il prétend.

— Quand vous aurez fini d'être drôles, messieurs, on pourra essayer d'être amusants ensemble, hein ?

Tout le monde se précipite à genoux pour implorer le pardon du poste de contrôle, où l'on ne peut s'empêcher de pouffer de rire. Quels garnements !

Il ne faudrait pas se laisser tromper par les apparences et croire que cette équipe de comédiens ne travaille pas parce qu'elle fait constamment des blagues. Au contraire, ce qui semble n'être qu'un jeu est un travail sérieux qui se prolonge pendant plusieurs heures. [*Lire la suite page* 38]

Ci-contre, à droite, de haut en bas, "Tiens, tu cultives des haricots", dit JEAN COUTU à CLAUDINE THIBAUDEAU qui, impassiblement répète son rôle aux côtés de JEAN-MAURICE BAILLY. — MAURICE MEERTE dirige un orchestre d'une quinzaine de musiciens. La jolie dame qui chante au micro est MYRA MANNING, cantatrice de New-York et l'une des invitées d'honneur à la populaire émission. — Là où il est vu qu'être comique est une affaire sérieuse. Assis, au deuxième plan, PAUL LEDUC, le réalisateur. Debout, WILF. CHARLAND, producer. Assis, au premier plan, FERNAND LANIEL ingénieur du son de Radio-Canada. Les répétitions prennent, chaque mercredi, plusieurs heures.

"LA VALSE BRILLANTE"

UNE CHARMANTE FANTAISIE MUSICALE

avec Marta EGGERTH et Jan KIEPURA

Ce film musical de Jean Boyer, mettant en vedette les artistes de réputation internationale : Jan Kiepura et Marta Eggerth, ne saurait manquer de plaire aux cinéastes de chez nous qui sont, en outre, amateurs de belle musique. La distribution comprend aussi : Lucien Baroux, Arlette Merry et André Tréville.

Les chansons du film connaitront un succès mérité et qui promet de se prolonger, entre autres : *Toujours plus belle, Chanson tzigane, Je suis une femme frivole, l'Amour chante en mon coeur* et, bien entendu, celle qui donne son nom au film, *la Valse brillante*.

La jeune et jolie chanteuse Marta Vassary, vedette internationale est l'idole du public parisien. Ses admirateurs sont nombreux, mais malheur à ceux qui lui font la cour. Ils sont immédiatement attaqués par de mystérieux agresseurs. Ces incidents regrettables affectent beaucoup Marta qui craint le pire pour Hubert de Tiffanges, sympathique diplomate qui lui a demandé sa main, et dont on attend l'arrivée.

Dubost, l'impresario de la vedette, aperçoit un soir dans un cabaret populaire, un chanteur inconnu : Jean Kovalsky, en train de séparer deux énergumènes. Remarquant la force de ce chanteur, l'impresario l'engage comme « Garde du Corps » auprès de Marta Vassary et lui promet de le faire débuter dans un grand théâtre au cas où il réussirait à démasquer les mystérieux agresseurs.

Dans l'exercice de ses fonctions, Kovalsky tombe amoureux de la belle vedette, mais il se garde bien de montrer ses sentiments. D'un autre côté il est sans cesse attaqué, mais ne réussit pas à découvrir ses ennemis.

Le fiancé de Marta Vassary de retour, supporte difficilement la présence continuelle de Kovalsky. Il déteste aussi ses manières franches et brutales. [*Lire la suite page* 39]

Ci-contre, la séduisante chanteuse, *Marta Vassary*, (MARTA EGGERTH) qui créera tant d'émoi dans les coeurs que les lointains soupirants se formeront en une sorte de société secrète aux fins d'éloigner les sérieux prétendants, au nombre desquels, l'étrange et talentueux Kovalsky (*JAN KIEPURA*).

Ci-dessus, les trois personnages centraux de "La Valse Brillante", agréable et à la fois mystérieuse intrigue où, heureusement, tout finit bien, et qui sert d'habile prétexte à la présentation d'inoubliables tours de chant, ce sont, de gauche à droite : JAN KIEPURA, MARTA EGGERTH et LUCIEN BAROUX. — Ci-contre, MARTA EGGERTH dans une amusante scène de "La Valse Brillante" avec l'impayable Baroux, prince de la fantaisie.

QUATRE GENERATIONS D'ACTEURS

La Dynastie des BARRYMORE

par

MARC LEBLANC

VOILÀ bientôt 200 ans que des membres de cette famille, originaire de Philadelphie et exceptionnellement douée, ont fait leur début à la scène et depuis ne l'ont jamais quittée, sauf pour l'écran.

C'est en 1752 que Mme John Drew commença une carrière artistique que ses descendants devaient si brillamment poursuivre. D'abord, sa fille : Georgiana Drew Barrymore, ses fils : John et Sidney Drew, son gendre : Maurice Barrymore. Les noms des enfants de ce dernier nous sont bien connus et ils nous sont chers parce que nous leur devons quelques-uns de nos plus émouvants souvenirs artistiques, parfois au théâtre et plus souvent au cinéma. Ce sont Ethel, Lionel et John Barrymore. Actuellement, deux enfants de ce dernier : Diana et John junior, apparaissent à leur tour sur les écrans du cinéma américain.

Il nous est même arrivé, voici longtemps, de rencontrer ensemble dans un même film les trois grands Barrymore. Ce film retraçait les derniers jours du tsarisme et le funeste ascendant de Raspoutine sur la famille impériale de Russie. Le rôle de l'odieux charlatan avait été confié à Lionel, Ethel

incarnait le rôle de la tsarine, et John l'infortuné Nicolas II. Ses biographes nous disent d'ailleurs qu'il s'était fait prier pour accepter ce rôle parce qu'il s'intéressait surtout à l'interprétation de caractère et que le propre du tsar était justement d'en être dépourvu.

Une autre fois, nous avons revu les deux frères dans *Night Flight*, film basé sur ce petit chef-d'oeuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de Nuit*, dans lequel l'auteur exalte des valeurs trop souvent reléguées au second plan : le devoir et la discipline.

De ce trio illustre, Ethel fut la dernière à aborder l'écran. Cela lui paraissait être une véritable trahison à l'égard du théâtre. D'ailleurs, comment le cinéma silencieux aurait-il pu attirer cette artiste dont la voix aux inflexions nuancées était l'un des charmes les plus prenants !

Quant à Lionel, bien qu'il eût débuté très jeune sur le Broadway, aux côtés de sa grand'mère, il n'était pas tout à fait sûr de désirer une carrière dramatique. Il avait, et il a encore, des dispositions pour la musique et surtout pour la peinture qu'il étudia à Paris pendant plusieurs années. Quand il en revint, le cinéma qui n'en était qu'à ses débuts, l'attira. C'était le temps où une jeune étoile, nommée Gladys Smith, était rebaptisée Mary Pickford, et devenait d'idole du public.

Pour John, dont la carrière fut hélas ! trop brève, il ne semble pas qu'il eût de doute quant à sa véritable vocation. On a trop souvent vanté son fameux profil. C'était un trop grand artiste pour s'inquiéter du vêtement plus ou moins somptueux qu'il devait endosser, ni de l'angle avantageux sous lequel on le photographiait. Il reste, pour tous ceux qui ont eu le privilège de le voir à la scène, le plus parfait interprète du théâtre shakespearien en général, et du rôle si nuancé de Hamlet en particulier, de toute une génération d'acteurs. On dit que les jeunes ont pour lui un véritable culte et que les apprentis acteurs se font un devoir de se rendre dans les cinémas où l'on reprend d'anciens films à succès de John Barrymore.

Les Barrymore d'aujourd'hui égaleront-ils jamais leurs aînés ? C'est fort improbable. Tout ce qu'on peut dire pour le moment, c'est que certains d'entre eux

[*Lire la suite page* 39]

En page de gauche, photo du haut, JOHN BARRYMORE père, l'un des meilleurs interprètes shakespeariens de notre époque, et peut-être de tous les temps. — Photo du bas, JOHN BARRYMORE fils, photographié alors qu'il tournait "Quebec", un film Paramount dont l'action se déroule dans la cité de Champlain. — Ci-contre à droite, photo du haut, ETHEL BARRYMORE, la dernière de sa famille et de sa génération à accepter de jouer à l'écran, où elle ne tarda pas à connaître de brillants succès. — Photo du bas, LIONEL BARRYMORE, doué à la fois pour la peinture, la musique, l'art dramatique et qu'on peut entendre chaque semaine dans des causeries radiophoniques.

Dessin de
JEAN MILLET

Notre roman d'amour . . . par MAGDA CONTINO

SOLEDAD

Ce nom espagnol qui veut dire : solitude, est la véritable image de notre héroïne.

I

Jean Raynal, ingénieur des Ponts et Chaussées, avait été envoyé en Provence pour vérifier des travaux de reconstruction et, son inspection terminée, il s'apprêtait à regagner son domicile parisien.

Le rapide Vintimille-Paris s'arrêta le long du quai 3 de la gare Saint-Charles à Marseille, crachotant, soufflant de la vapeur, grinçant de tous ses freins.

Lestement, Jean Raynal grimpa sur le marchepied en se félicitant que la mauvaise saison n'attirât pas, en Provence, les voyageurs habituels. Il choisit un compartiment de seconde classe complètement vide, plaça sa valise et son pardessus dans le filet à bagages et se dit avec une évidente satisfaction :

— Pas d'enfants criards, pas de gros monsieur qui tient trois places, pas de pékinois... Je vais dormir chez moi !... Ouf !...

Il y a sans doute dans la vie, comme dans les contes, des mots qu'il ne faut pas prononcer car ils attirent le mauvais destin. Ce « Ouf ! » faillit se transformer en une interjection violente, n'était la courtoisie du jeune ingénieur. Le train allait s'ébranler, des pas pressés retentirent dans le couloir, la porte à glissière s'ouvrit... Un employé entra accompagnant une retardataire :

— Ici, madame, vous serez bien.

— Merci, dit une voix terriblement lasse.

Le convoi partit. L'inconnue s'était laissée tomber sur le reps gris qui recouvrait les sièges. Elle se trouva ainsi en face de Jean. Celui-ci avait déjà installé sur la tablette devant lui deux ou trois livres, un étui à cigarettes, son briquet, tout ce qu'il faut pour passer de façon agréable les heures de voyage. Il salua... L'inconnue répondit par un signe de tête léger. Jean vit qu'elle était jeune, très brune, élégante et fine. Elle semblait harassée, un de ses bras abandonné sur une petite valise posée près d'elle, et qui devait être tout son bagage.

Machinalement Jean l'examina à la dérobée. Ces pieds petits et fins étaient chausses de souliers à talons hauts, peu pratiques pour le voyage, et fortement usagés. Des bas de soie moulaient une cheville mince. Sa robe, son manteau, trop léger pour la saison, son chapeau de feutre, tout était noir.

C'était certainement une jeune fille et, vraiment, elle était très belle, d'une beauté chaude de méridionale. Son visage avait la teinte de l'ambre clair, ses cheveux lourds, d'un noir profond, roulaient sur le cou délicat en boucles défaites. La bouche, petite, était d'un rouge violent qui ne devait certainement rien à l'artifice. Mais surtout Jean Raynal ne se souvenait pas d'avoir rencontré souvent des yeux pareils : très grands, sombres, d'un éclat pathétique et douloureux, ombragés de cils épais invraisemblablement longs. Les paupières étaient légèrement gonflées et rougies comme après des larmes récentes.

Elle ne regardait rien autour d'elle, ni le paysage qui filait, ni son compagnon de voyage. Maintenant que le train était parti, il semblait qu'une détente eût lieu dans tout son être, son corps s'abandonnait et les yeux se fermaient, dérobant au curieux ce regard où on eût peut-être lu, en se penchant, le reflet d'on ne savait quel drame...

Jean essaya de lire, mais, malgré lui, il relevait les yeux vers l'inconnue dont tout l'être goûtait maintenant l'apaisement mystérieux d'un sommeil réparateur.

•

Les heures avaient passé, le train avait dévoré des kilomètres. La jeune fille s'é-

LE HUCHIER DE NAZARETH

Le bon maitre huchier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi depuis l'aurore ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu vers le soir,
S'allonger vers le seuil l'ombre du grand platane
Où madame la Vierge et sa mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge ;
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier ;

Mais l'Apprenti divin qu'une gloire enveloppe
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope.

José-Maria de Heredia

tait éveillée : mais elle ne paraissait pas plus communicative pour cela.

Un employé passa dans le couloir agitant le signal du wagon-restaurant :

— Premier service !

Jean se leva, il avait faim, mais, surtout, il venait de trouver un prétexte pour adresser la parole à sa compagne :

— Je vous demande pardon, mademoiselle... Voulez-vous me permettre de vous conduire au wagon-restaurant ?

Elle tressaillit. Comme elle semblait revenir de loin ! Pour la première fois, elle sourit, mais d'un sourire infiniment triste :

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais je n'y vais pas.

Jean fut frappé autant par la beauté de la voix chaude et nuancée que par la distinction avec laquelle elle s'exprimait. Elle roulait un peu les r et chantait les phrases ce qui lui donnait un charme de plus.

Déçu, il salua légèrement, sortit et, à la porte même du compartiment, heurta l'employé qui avait installé la jeune fille à son départ de Marseille. Celui-ci, familier, montra à Jean la voyageuse, d'un coup d'oeil, et grommela :

— C'est tout de même malheureux de voir ça !

— Vous la connaissez ? demanda Raynal, surpris.

— Elle n'est pas la seule dans son cas...

— La seule... quoi ?

— La seule qui rentre d'Extrême-Orient avec un mince bagage, l'air effrayé et exténué. Dans ce sens-ci convoi, il y en a une vingtaine disséminées dans toutes les classes. Certaines ont deux ou trois enfants. Que voulez-vous, monsieur, les concessions européennes ne sont plus sûres !

Comment Jean n'y avait-il pas pensé plus tôt ! Bien sûr, c'était une réfugiée d'Extrême-Orient... Ce qui l'avait surpris, c'était son accent étranger.

— Celle-là, c'est sûrement une fille chic, reprit l'employé, mais elles sont toutes logées à la même enseigne... Encore heureux quand elles ont un peu d'argent.

Il s'éloigna. De tout son discours, Jean avait retenu une chose ; cette jeune fille ne devait pas avoir d'argent parce qu'elle ne pouvait payer son repas ? Comment la convaincre d'accepter l'invitation d'un inconnu sans la froisser, sans trop souligner la détresse dont elle devait souffrir si cruellement ?

Jean jeta un coup d'oeil dans le compartiment. L'inconnue gardait son attitude figée et douloureuse. Il s'en alla rapidement vers l'extrémité du couloir qui conduisait au wagon-restaurant. Tout de suite, il retint deux places et jeta un regard sur le menu qui comportait, comme plat important, un caneton aux petits pois :

— Pas mauvais cela ! Pauvre petite ! C'est cruel d'avoir faim à un âge où on a généralement bon appétit !

Le jeune fille ne bougea pas quand il rentra dans le compartiment. Elle semblait décidément résolue à ignorer l'existence de son compagnon.

— Mademoiselle, dit-il, doucement.

— Monsieur...

— Je crois... Excusez-moi... J'ai tenu à vous avertir que le menu du wagon-restaurant est très acceptable... Si vous vouliez me permettre...

Il s'embrouillait, le regard noir levé sur lui le troublait.

— Vous avez deviné, dit-elle, j'ai tellement l'air d'une fuyarde...

— Permettez-moi de me présenter : je me nomme Jean Raynal, je suis ingénieur et j'habite Paris.

— Moi, je suis Soledad del Monte, dit-elle avec une sorte de fierté.

— Soledad, répéta-t-il.

— Vous savez l'espagnol, monsieur ?

— Assez pour savoir que ce joli prénom signifie « solitude ».

— Solitude, oui. Aujourd'hui, je suis la bien-nommée. Qui donc est plus seule que moi ?

Son beau regard brillait davantage comme si elle eût contenu des larmes prêtes à couler. Elle se détourna légèrement vers le paysage.

— Mademoiselle Soledad, est-ce que vraiment vous ne voulez pas venir avec moi au wagon-restaurant ? S'il vous plaît de vous asseoir à ma table je vous ferai servir ailleurs...

Il lui parut que l'inconnue hésitait, alors il prit un ton légèrement badin pour demander :

— Dites-moi, est-ce que vous aimez le caneton aux petits pois ?

Cette fois, elle sourit franchement :

— Le caneton aux petits pois ? Oh ! *bueno !*... Je veux dire, c'est très bon... et puis... (elle baissa la voix tandis qu'une détresse presque enfantine passait sur ses traits) je mangerais n'importe quoi ! J'ai tellement faim !

Jean en eut le coeur un peu serré :

— Mademoiselle Soledad, je ne vous laisrai pas en repos. Il faut venir manger ce caneton aux petits pois. Les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons changent bien des choses au code des convenances Je vous en prie, acceptez l'invitation que je vous fais...

— Je ne puis refuser, monsieur, et je vous remercie...

Elle se levait, défripait les plis de sa robe. Il remarqua que l'étoffe en était fine et chère. L'employé ne s'était pas trompé tout à l'heure, « c'était une fille chic ». Elle rattacha un peu ses boucles en soupirant :

— Comment suis-je coiffée ?... Je ne voudrais pas vous faire honte !

Puis elle le précéda. Elle avait cette marche légère et évoquant la danse, propre aux Espagnoles quand elles sont jeunes...

Il la regarda attaquer les hors-d'oeuvres avec un plaisir évident. Puis ce fut le classique saumon sauce mousseline et, enfin, le fameux caneton aux petits pois qui était très acceptable ! Elle parlait peu, un peu gênée.

Jean remarqua l'élégance de ses gestes et aussi quelque chose qui l'émut : elle éprouvait un très vif plaisir à se rassasier mais on eût dit que, par instants, elle était prise d'une sorte de remords. Elle s'arrêtait, baissant sur ses beaux yeux la grille épaisse de ses cils noirs et soupirait. Peut-être pensait-elle à des êtres qu'elle avait laissés en arrière et dont le sort l'inquiétait. Il y avait tant de séparations poignantes ! Qui pouvait savoir quelle tragédie condamnait Soledad à la solitude que symbolisait son nom harmonieux ?

Les cafés-filtres avalés, Jean interrogea sa compagne du regard.

— Oui, dit-elle, rentrons dans le compartiment. Nous y serons mieux pour causer... Il faut bien que je vous dise qui vous avez invité...

— Je ne vous interroge pas, observa-t-il en souriant, c'est déjà beaucoup de savoir votre nom.

Elle sourit de nouveau et se leva.

Dans le couloir, elle se retourna :

— Je vous remercie beaucoup... pas seulement pour le caneton aux petits pois. Cela me fait du bien de ne pas me sentir tout à fait abandonnée !... Soledad !... Joli nom, mais triste chose !...

II

Depuis qu'ils avaient regagné le compartiment, Soledad avait cessé de parler. Jean la devinait oppressée par des souvenirs cruels et lorsqu'il prononça doucement son nom, elle parut revenir de très loin :

Elle cacha son visage dans ses mains et il l'entendit murmurer :

— J'ai été frappée si cruellement !...

Il respecta son silence, il sentait qu'il était en présence d'un grand malheur et il craignait que la curiosité dont il faisait preuve ne la choquât. Enfin, elle releva la tête :

— Je dois commencer par le commencement : je suis orpheline depuis la guerre d'Espagne. J'étais trop jeune, à cette époque, pour comprendre exactement le sens des choses. Mon frère, Pedro, réalisa une certaine somme, prit les bijoux de la famille et nous embarquâmes sur un bateau en partance pour l'Extrême-Orient. Sur le moment j'étais impressionnée, bien sûr, mais trop distraite par ce voyage inattendu vers des pays inconnus, pour perdre la joie habituelle de la jeunesse.

Elle serra l'une contre l'autre ses deux mains fermées comme pour retenir quelque chose qui s'enfuyait :

— J'appris, longtemps après, la vérité. Mon frère me la révéla par bribe, avec ménagement. Mon père avec été en rapports amicaux avec un gros exportateur de Pékin. Cet exportateur aida mon frère qui devint bientôt directeur d'un de ses comptoirs dans une petite bourgade à l'intérieur des terres. Nous avions une maison en forme de pagode et une nuée de domestiques. Mon frère ne voulut pas se marier, pas avant moi, en tout cas. Nous nous aimions beaucoup et nous étions heureux... jusqu'à ces derniers temps.

Soledad écarta ses bras avec un léger mouvement d'épaules comme pour souligner la fatalité de son destin :

— Le guerre est arrivée, là-bas aussi. Mon frère se souvenait des décisions promptes qui nous avaient sauvé la vie. Il réunit une somme assez importante, m'en remit les trois quarts, profita d'un convoi militaire pour me diriger vers un port et je lui ai promis d'embarquer sur le dernier paquebot en partance pour la France, qu'il m'ait rejointe ou non...

Sa voix sombra. Jean demanda :

— Vous ne l'avez pas revu ?

— Non. Il voulait rester jusqu'à l'extrême limite pour protéger les intérêts de l'exportateur qui avait été si bon pour nous. Je vous ai dit qu'il m'avait remis une somme importante ? Je pensais qu'il

pouvait en avoir plus besoin que moi, je gardais donc le strict nécessaire — c'est ce qui explique mon dénuement actuel — et je plaçai le reste de son portefeuille, au fond d'une poche de son complet gris...

Elle se tut. Jean se dit qu'il fallait à tout prix l'arracher à ses sombres pensées.

— Comment se fait-il que vous parliez si bien le français ?

— J'ai été élevée par une institutrice française. Je connais aussi l'espagnol, bien entendu, et le chinois. Je peux même plaider dans les trois langues, car je suis avocate.

Il reprit doucement :

— Et maintenant, où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Je me rends à Paris.

Le coeur de Jean se serra. Il voyait cette gracieuse créature dans cette ville inconnue, exposée à tous les dangers... et sans argent, hélas !

— A Paris ? répéta-t-il, mais qu'y ferez-vous ?

— Oh ! je ne vais pas tout à fait au hasard. Mon père avait un vieil ami qui s'était jadis fixé en France. Nous sommes restés, Pedro et moi, en correspondance avec lui. Il m'aimait beaucoup et il me disait souvent dans ses lettres : « Petite Soledad, si jamais vous êtes curieuse de voir Paris où que vous soyez lasse des pagodes et des visages ambrés, venez me trouver... ».

— C'est chez lui que vous pensez aller ?

— Chez eux, car le senor Martinez est marié, mais je ne connais pas sa femme. Ils ont une librairie rue La Boétie... Ils ne me refuseront pas un conseil, j'en suis certaine et... c'est chez eux que je pourrais, peut-être, avoir des nouvelles de Pedro... Et puis, je chercherai du travail.

Jean sourit et il mit dans sa voix une grande conviction pour affirmer :

— Ce sera très facile avec tout ce que vous avez : le Droit, trois langues...

— Il doit y avoir tant de femmes et de jeunes filles dans mon cas.

— Oui, mais je ne m'occuperai pas de toutes.

Il avait dit cela avec un si juvénil orgueil qu'elle lui tendit les mains spontanément :

— Merci ! Décidément, la réputation de la France n'est pas surfaite.

Ils causèrent encore un instant, mais les yeux de Soledad se fermaient malgré elle. De nouveau, une effrayante lassitude l'accablait. Jean s'en aperçut :

— Dormez, je veillerai sur vous...

Elle s'abandonnait déjà au sommeil :

— Il y a si longtemps que je n'ai vraiment reposé sans crainte...

Encore une fois, elle rouvrit ses lourdes paupières pour lui sourire et murmura :

— Merci, j'ai confiance.

Jean prit la couverture emportée pour la nuit. Avec des mouvements légers qui effleuraient à peine la jeune fille, il l'enveloppa. Assis sur une des places qui lui faisaient face, il la regarda longtemps dormir avec l'impression que cette rencontre étrange comptérait dans sa vie et que ce n'était pas pour rien qu'il essayait de consoler la solitude de Soledad.

[*Lire la suite page 27*]

LAIDES — "Nettoyer, cuisiner et laver la vaisselle pourraient facilement rendre mes mains rouges, rudes et laides" dit Mme Phyllis Elliott de Calgary.

BELLES — "Mais je n'ai jamais honte de mes mains grâce à Noxzema" ajoute-t-elle. "J'emploie ce traitement depuis des années ce qui gardent mes mains douces et belles !"

Mains plus jolies en 24 heures

... ou votre argent remboursé !

Des Essais poursuivis par des Spécialistes de la Peau prouvent que Noxzema adoucit, blanchit et aide à soulager les "mains rudes et gercées !"

● **Lisez les expériences de femmes comme vous...** des femmes qui ont profité de résultats remarquables par suite du traitement aux mains avec Noxzema. Ensuite, si *vos* mains sont rouges, rudes et gercées par le lavage de vaisselle, le ménage et les travaux domestiques... constatez vous-mêmes combien plus jolies elles peuvent devenir — *en 24 heures*. Au cours d'essais cliniques, 9 femmes sur 10 obtinrent une amélioration sensible — souvent en moins de 24 heures — à l'aide de la crème médicamentée Noxzema pour les mains !

Lisez ce que Noxzema peut faire pour vous

1. Adoucit, blanchit et soulage les mains rendues rudes par les travaux domestiques.
2. Apporte un soulagement doux à la peau rougie, sensible et gercée.
3. Aide à cicatriser les coupures et les gerçures sur l'épiderme.
4. Important ! Procure une couche protectrice douce formée d'huile et d'humidité.
5. Et — Noxzema est une crème non-grasse, légère et blanche comme la neige.

Dès ce soir, essayez la crème douce et *médicamentée* Noxzema. Si vos mains ne montrent pas une réelle amélioration en 24 heures, retournez le pot à Noxzema, Toronto, et votre argent sera remboursé. Obtenez Noxzema aujourd'hui à tout comptoir de cosmétiques ou de produits pharmaceutiques !

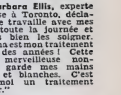
Les mains gercées sont des mains coupées ; elles font *vouloir* ! Vous avez donc besoin d'une crème qui non seulement adoucit et aide à soulager vos mains rendues rudes et gercées, mais qui peut les rendre jolies. La crème Noxzema *non-grasse* et *médicamentée*, aide à cicatriser rapidement les petites coupures et les gerçures. Elle aide les mains rugueuses à devenir plus douces et plus jolies !

Aide les mains rugueuses à retrouver leur beauté naturelle ! Lorsque les travaux domestiques quotidiens rendent vos mains rouges, rudes et laides, permettez à Noxzema de les soulager. Cette crème adoucit, blanchit et fait disparaître cette laideur, souvent en une seule nuit ! Vous pouvez employer aussi Noxzema en tout temps parce que cette crème est non-grasse, ne laisse jamais vos mains collantes ni ne tache les vêtements.

LES FEMMES CANADIENNES VANTENT NOXZEMA POUR LE SOIN DES MAINS !

Mlle Barbara Ellis, experte coiffeuse à Toronto, déclare : "Je travaille avec mes mains toute la journée et je dois bien les soigner. Noxzema est mon traitement depuis des années ! Cette crème merveilleuse non-grasse, garde mes mains douces et blanches. C'est pour moi un traitement régulier."

Mme Marguerite Macdonald, Edmonton, déclare : "Cuisiner, laver et nettoyer rendent souvent mes mains sensibles, rudes et gercées. Cependant, grâce à l'action rapide de Noxzema, mes mains sont si jolies que mes amies ont l'impression qu'une bonne fait mon ménage dans la maison !"



Spécial pour Mains Gercées

Deux fois autant de

NOXZEMA

pour votre argent

Pot grand format de 10 onces seulement **$1.00** Pour une période limitée

Dessin de
JEAN MILLET

Flûte... pour l'Anniversaire!

Nouvelle par
Jean MONTEAUX

Acacès, Anne se détourna : le carillon japonais fixé à la porte de la boutique n'en finissait pas d'effilocher ses fausses notes.

— Vous désirez, madame ?

Le vendeur souriait, aimable derrière sa moustache si fine qu'elle semblait tracée à l'encre de Chine.

— La partition pour petite flûte de l'ouverture de *Guillaume Tell*.

Comme si la voix d'Anne avait déclenché en lui un mécanisme bien huilé, le vendeur se mit à répéter : « Petite flûte, ouverture. Guillaume Tell, petite flûte, petite flûte... » Elle eut brusquement envie de crier et de fuir, envie d'échapper à la petite flûte.

— Voici madame.

Elle lut sur la couverture de la partition : « *Guillaume Tell*, ouverture... » Elle ferma les yeux mais les deux mots « petite flûte » s'inscrivirent en transparence sur ses paupières closes.

— Je fais un paquet ?

— Non, non, répondit-elle très vite, c'est inutile.

Inutile, puisque, rentrée à la maison, elle allait envelopper la partition dans un papier glacé bleu ; Pierre avait une passion pour le papier glacé bleu.

Le carillon japonais retentit comme s'il haussait les épaules et Anne se retrouva dans la rue.

« Ça lui plaira sûrement, pensa-t-elle en hélant un taxi, et puis au moins, il ne pourra pas... »

— Dix-sept, rue des Acacias !

« ...Oui, il ne pourra pas m'accuser de lui offrir un cadeau qui me fait plaisir. »

Elle eut un sourire de résignation heureuse : comme au premier son que Pierre tirait d'une petite flûte, elle se hérissait jusqu'à la chair de poule, elle éprouvait une joie profonde à lui offrir, pour leur cinquième anniversaire de mariage, cette partition pour petite flûte de l'ouverture de *Guillaume Tell*. C'était sa manière, à elle, de lui répéter : « Oui, oui, pour toujours, pour le meilleur comme pour le pire ».

Le pire étant la petite flûte.

Entre la place Villiers et le signal rouge de la rue de Courcelles, elle se remémora le pire. Un mois après leur mariage, Pierre était rentré du lycée, où il enseignait les mathématiques, en brandissant un pipeau :

— Regarde !... Voilà ce que fait le petit crétin de Bernier pendant que je démontre le théorème d'Euclide : il joue de ça... du pipeau !

— Tu l'as puni ?

— Non, mais j'ai confisqué le pipeau ; et il n'est pas près de le revoir, je t'assure. Surtout que c'est horrible.. mais si, tiens, écoute...

Pierre avait tiré un premier son, aigu, perçant, atroce ; puis un second, moins affreux ; puis un troisième, à peine faux. Et, sautant d'une note à l'autre, dix minutes plus tard, il était arrivé à jouer les trois premières mesures de *Amor, Amor* succès de l'année.

Puis, après le repas, tandis qu'Anne servait le café, il avait dit sur un petit ton détaché :

— Je parie que j'ai oublié la position des doigts pour jouer *Amor, amor*...

Et il avait repris le pipeau.

[*Lire la suite page* 35]

SIMONE VALÈRE

L'esprit de Simone Valère s'accorde avec le théâtre qu'elle aime : Musset, Marivaux — et c'est pourquoi elle y excelle. On devine son caractère à travers son sourire : beaucoup d'habileté, beaucoup de sûreté au fond, sous cette grâce narquoise et futée. On la croit distante, un peu hautaine. On s'aperçoit bientôt qu'elle est charmante. Avant de tourner la Beauté du Diable, Simone Valère a joué dix rôles à l'écran, dont plusieurs fort honorables. Pourtant, c'est l'oeuvre de René Clair qui va porter à travers le monde son image et son nom. Le rôle est bref, mais l'artiste a su y mettre une intelligence qui l'impose, une ironie discrète qui ressemble assez à elle-même.

"THE SCARLET PEN"

LA VERSION AMÉRICAINE DU "CORBEAU"

avec CHARLES BOYER ET LINDA DARNELL

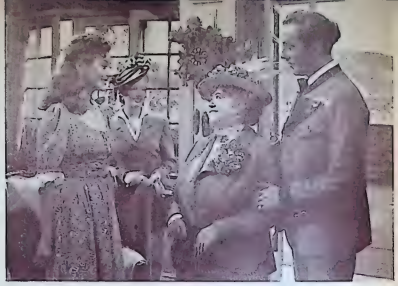
ON sait quel succès a connu, chez nous aussi bien qu'en France, le film dramatique de Clouzot : *Le Corbeau*.

Les studios 20th Century-Fox viennent d'en tourner une version en langue anglaise. Il est plus que probable que les auditeurs voudront le revoir sous sa nouvelle forme, et cela pour deux raisons principales : l'action se déroule dans une petite ville de la Province de Québec et le rôle principal, celui du docteur Paul Laurent (le psychiatre) est interprété par Charles Boyer. Un Charles Boyer, pour la première fois prématurément vieilli, il est vrai, puisqu'il est pourvu de bésicles et d'une barbe grisonnante. Quant aux décors ce sont bien ceux de chez nous et ils transportent les spectateurs à St-Hyacinthe et dans la vallée du Richelieu, notamment à l'intérieur de l'église de St-Hilaire où se situent plusieurs scènes du film, de même qu'à St-Charles pour certains extérieurs.

Le sujet en est connu : il s'agit de lettres anonymes qui vont se multipliant. Tous en reçoivent et plusieurs auraient eu au moins un motif de les écrire. Ainsi, comme dans l'un des plus réussis des romans policiers d'Agatha Christie : *The Moving Finger*, roman inspiré par un sujet analogue, les soupçons se portent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, et semblent toujours justifiés.

Les rôles féminins de quelque importance ont été confiés à Linda Darnell, Françoise Rosay, Constance Smith, Judith Evelyn et à la jeune débutante June Hedin. On pénètre dans un hôpital catholique [*Lire la suite page 42*]

Page de gauche, photo du haut, le Dr Paul Laurent (CHARLES BOYER), commente avec un confrère de l'hôpital l'étrange disparition de morphine révélée par des lettres anonymes. — Photo du bas, à g., Denise Tourneur (LINDA DARNELL), rôle tenu par Ginette Leclerc dans la version française. — A droite, FRANÇOISE ROSAY, la mère du jeune cancéreux dont la fin tragique sera provoquée par une lettre anonyme. — Photo du haut, à gauche, scène des funérailles prise devant l'église paroissiale de St-Hilaire. — Ci-contre, de haut en bas, autre scène des funérailles. — Attroupement devant l'Hôtel de Ville de St-Hyacinthe. — Intérieur de l'église de St-Hilaire. —. Scène tournée devant le Grand Hôtel, à St-Hyacinthe. — Ci-dessous, une scène du film avec Charles Boyer.



LE CARACTERE UNIVERSEL DU "PARLANT"

GRÂCE À LA POSTSYNCHRONISATION

par **STEPHEN WATTS**

(Exclusif au "FILM")

Photo du haut, à gauche. ALEC GUINNESS et RONALD SIMPSON dans une scène de "Last Holiday", d'après un scénario original de J. B. Priestley. — A droite, scène du film "The Dancing Years" avec PATRICIA DAINTON, MURIEL GEORGE, DENNIS PRICE et GISELE PREVILLE, films qui seront doublés en français.

La popularité croissante du film anglais à l'étranger accentue un important problème, celui de satisfaire un public qui aimerait entendre le dialogue en sa propre langue. Du point de vue technique, le procédé de traduction est aujourd'hui bien avancé. Les films peuvent soit être doublés, c'est-à-dire pourvus d'une nouvelle bande sonore de sorte que les acteurs semblent parler en la langue voulue, soit encore avoir simplement des sous-titres en langue étrangère, le dialogue demeurant anglais.

Les deux méthodes, employées avec art, conservent au film toute sa valeur. Mais, comme pour la plupart des problèmes internationaux de nos jours, il y a des facteurs économiques dont il faut tenir compte, notamment lorsqu'ils se compliquent de restrictions monétaires et de taxes.

En ce qui concerne le public de langue française, le principal facteur est le système de licence ou de visa, que les Français appliquent à l'entrée des films étrangers en France. Seul une vingtaine de visas sont accordés chaque année ; par conséquent, les agences de distribution, plus exactement celles qui sont chargées de distribuer les films des principales compagnies anglaises, à savoir *Organisation Rank, Sir Alexander Korda* et *Associated British Picture Corporation*, ne peuvent doubler, chaque année, qu'une demi-douzaine de films, laissant deux visas pour les producteurs indépendants.

Par conséquent, il faut choisir minutieusement et judicieusement les films que l'on estime comme étant appelés à obtenir un grand succès auprès du public de langue française, c'est-à-dire aussi dans les provinces françaises du Canada.

En plus des droits de douane que le film étranger paie à son entrée en France,

[*Lire la suite page* 41]

Ci-contre, extrême gauche, autre scène de "The Dancing Years", film en couleurs mettant en vedette DENNIS PRICE et GISELE PREVILLE. — Au centre, KAY WALSH et ALEC GUINNESS qui font également partie de "Last Holiday". — Ci-dessus, la charmante JENNIFER JONES que nous retrouverons dans le rôle d'une jeune paysanne qu'elle interprète dans "Gone to Earth". C'est pour utiliser des devises "bloquées" par les restrictions monétaires que des productions réellement américaines, en ce sens qu'elles ont été conçues à Hollywood, sont réalisées en Angleterre.

DANS LES COULISSES ET SUR LES BOULEVARDS

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

COOPERATION

Les Américains sont un peu là lorsqu'il s'agit d'oeuvre humanitaire. Ce sont des enthousiastes reconnus dont la bourse est facilement ouverte pour soulager les infortunés. Lorsque Sister Kenny, l'infirmière que tout le monde connaît, pour son traitement efficace de la paralysie infantile, vint à Hollywood, dernièrement, les dames de la petite ville de El Monte, Calif., où l'on a érigé l'hôpital qui porte le nom de la charitable femme, avaient tout prévu quant à l'installation de cette dernière dans la maison qu'elle doit habiter, à proximité de l'institution médicale, en s'appliquant surtout à bien suivre les goûts manifestés, par ailleurs, par Sister Kenny. Rosalind Russell fut son hôtesse.

•

MARIAGE ET CARRIERE

« Il est possible de bien s'entendre en ménage, même si les deux époux sont occupés à des carrières différentes », vient de déclarer Andrea King. « Il suffit » ajoute-t-elle, « que les deux aient un belle largeur de vue, et soient assez désintéressés ou peu ombrageux pour ne pas se trouver marri des succès du partenaire. Cela demande de la compréhension et... de l'amour, de part et d'autre. Avec ce désintéressement indispensable, et nanti de confiance en soi et en l'autre, il me semble qu'il n'est pas si difficile de vivre heureux « ever after ». (Elle a épousé un homme de profession).

ON DIT QUE :

Après avoir vu, en représentation privée, le film de Jean Renoir-McEldowney, « The River », tourné à Calcutta et dans les environs, il y a quelques mois, Greta Garbo s'empressa d'aller retrouver Renoir et s'exclama : « Oh ! I want to be alone... in India !... Robert Walker vient de voir un de ses désirs réalisé. Il jouera le rôle de vilain, celui qu'il convoitait, dans « Strangers on a Train » production Alfred Hitchcock.

•

MARQUE D'ESTIME

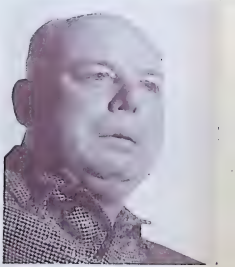
Victor Mature est fort embarrassé d'un cadeau qu'il vient de recevoir des Indiens du Montana, un bison, en témoignage de leur admiration devant ses exploits d'homme doué d'une grande force physique. On lui a décerné, en plus, le titre de « Chief Strong Big Thunder » (Chef fort comme le tonnerre).

•

VIEUX CLICHE

Il appert que le vieux cliché « Gentlemen Prefer Blondes » n'a plus sa raison d'être. Et l'on a bien raison, si l'on en juge par ce qui se passe dans le monde. Cependant, à l'écran, il fut un temps où les producteurs de cinéma craignaient les jeunes premiers à la blonde toison. Ils étaient tout simplement regardés comme

[*Lire la suite page* 40]



Ci-contre de haut en bas, ROY ROGERS, roi des cowboys qui a fait une tournée dans vingt-sept villes américaines. Trigger, bien entendu, était du voyage. — ROBERT WALKER, qui jouera bientôt un rôle de vilain dans "Strangers on a Train". — JEAN RENOIR qui a tourné aux Indes le film "The River". — Ci-dessous, à gauche, une scène du nouveau film de l'Ouest dont CLARK GABLE est la vedette, "Across the Wide Missouri (HENRI LETONDAL, extrême droite). — A droite, DALIO, GENE TIERNEY et HENRI LETONDAL dans une scène de "On the Riviera".

"TRIPOLI"

Guerre et Amour

avec

JOHN PAYNE ET MAUREEN O'HARA

Le légitime souverain de Tripoli, Hamet (Philip Reed), a été dépossédé par son frère et vit en exil à Minyah, sur les bords du Nil, entouré d'une cour de fidèles sujets.

Pendant ce temps, le dictateur qui lui a succédé veut exiger que les navires américains naviguant sur les eaux de la Méditerranée lui payent un droit de passage. En réponse à ces prétentions, la marine américaine organise le blocus du port de Tripoli, et les pourparlers qui doivent régler cette épineuse question traînent en longueur, comme cela arrive presque toujours lorsqu'on doit traiter avec des Orientaux. C'est pourquoi les Américains cherchent un moyen plus rapide et radical de mettre fin à cette querelle.

Le général Eaton (Herbert Heyes), accompagné du lieutenant O'Bannon (John Payne), du lieutenant Tripp (Lowell Gilmore) et de quelques marins, tous sous la conduite du sergent Derek (Grant Withers), un véritable risque-tout, s'achemine vers le lieu d'exil de Hamet.

Le général américain lui promet alors qu'il remontera sur le trône, s'il parvient d'abord à recruter une armée parmi ses compatriotes. Tous ensemble, ils attaqueront alors le port de Derne qui est la clé de la côte libanaise. Hamet consent et Eaton repart, laissant O'Bannon en charge des opérations [*Lire la suite page* 42]

Quelques scènes du film d'action, TRIPOLI, dont le souverain dépossédé fait d'abord alliance avec les Américains et ensuite les trahit. JOHN PAYNE et MAUREEN O'HARA, photo ci-contre, à droite, en sont les vedettes. La distribution comprend en outre : Herbert Heyes, Lowell Gilmore, Howard da Silva et Philip Reed.

PENDANT ET APRÈS L'ÉCOLE

No 3374 — Robe pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 7 : 2¾ v. en 35″, 2⅝ v. en 39″, 1⅔ v. en 54″. Tissu contrastant pour empiècement et col : ⅞ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 3379 — Robe et culotte pour fillette. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 1 : Robe : 1⅞ v. en 35″, 1¾ v. en 39″, 1 ⅛ v. en 54″. Culotte : ¾ v. en 35″, ⅞ v. en 39″. Prix 25¢

No 3347 — Jupe et jaquette à col détachable pour enfants. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 2. Jupe et jaquette : 2⅛ v. en 35″, 1½ v. en 54″. Col détachable : ¼ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 3350 — Robe pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 8 : 2½ v. en 35″, 2¼ v. en 39″, 1⅝ v. en 54″. Tissu contrastant : ½ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, Ltd., 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

SOLEDAD

[*Suite de la page 17*]

III

QUAND Jean Raynal, en descendant d'un taxi avec Soledad, vit la boutique du libraire Martinez, il eut l'impression qu'il la connaissait. Il se souvint : quelquefois il s'était arrêté pour admirer de très belles reliures anciennes exposées en vitrine sur des éditions de bibliophiles.

Par discrétion, dès qu'il eut payé le chauffeur, Jean voulut se retirer :

— Non, dit Soledad. Je veux que vous entriez avec moi...

Elle n'eut pas grand'peine à triompher de ses scrupules : il n'était pas pressé de la quitter et, surtout, il voulait savoir comment elle serait reçue.

— Que désirez-vous, Madame, Monsieur ?

Un petit homme s'avançait vers eux. Son visage jaune, ses cheveux blancs lui donnaient un peu l'aspect d'un gnome parcheminé ; mais d'un gnome aussi aimable et sympathique que les nains de Blanche-Neige. Sous un front proéminent brillaient des yeux noirs perçants. Il avait de petites mains brunes très soignées, sortant de manchettes d'une éblouissante blancheur.

— Ne me reconnaissez-vous pas, monsieur Martinez ? demanda Soledad.

Elle semblait prête à défaillir. Arrivé au but de son voyage, elle redoutait une déception... Le petit vieillard l'examinait avec attention.

— Je suis Soledad del Monte...

Ce nom parut produire un effet foudroyant. Le libraire recula, un peu stupéfait, puis il ouvrit ses petits bras :

— Soledad ! Chère petite ! La fille de mon vieil et pauvre ami !

Elle se jeta sur la poitrine offerte. M. Martinez continuait à pousser des cris en s'agitant comme un pantin désarticulé :

— Est-ce possible ? Mon enfant...

Il cria vers le fond du magasin :

— Carmen ! Carmen ! Viens vite !

Une femme entra. Elle était à peu près aussi petite que son mari, mais c'était une véritable boule et elle roulait de façon comique sur ses jambes courtes. Sous une chevelure grisonnante, le visage gardait des restes de beauté et s'éclairait d'immenses yeux ressemblant un peu à ceux de Soledad :

— Carmen ! C'est Soledad del Monte !

— Oh ! Chère petite ! s'exclama la dame. Que je suis heureuse de vous connaître ! Per dios ! Quelle surprise !

Jean Raynal commençait à être rassuré et il pensait qu'il n'avait plus qu'à se retirer pour laisser ces bonnes gens à leurs effusions. Mais juste à ce moment, le petit homme se retournait vers lui :

— Voyons, Soledad, mon enfant... Est-ce votre frère qui vous accompagne ?

La jeune fille éclata en sanglots. La résistance qu'elle avait opposée jusqu'ici à sa douleur céda :

— Je ne sais pas ce qu'est devenu Pedro ! balbutia-t-elle à travers ses larmes. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur... Je suis seule à Paris et je viens vous supplier de m'accorder un refuge...

Mme Martinez fondit en larmes à son tour :

— Pauvre chérie ! Un refuge ! Je crois bien ! Notre maison sera la vôtre. N'est-ce pas, mon ami ?

— Certes. Le père de cette enfant était comme un frère pour moi. Vous êtes ici chez vous.

— Merci... merci...

Elle allait vers Jean, le présentait :

— Excusez-moi... Voici M. Jean Raynal qui s'est montré très bon. Il s'est occupé de moi pendant le voyage... Grâce à lui, j'ai été moins isolée.

— Merci en mon nom et en celui de Mlle del Monte. Nous vous sommes très reconnaissants...

— Je n'ai aucun mérite, monsieur. Voulez-vous me permettre de venir prendre des nouvelles de Mlle Soledad ?

— Certainement, quand vous voudrez, consentit Mme Martinez. Venez, chère enfant... Vous allez vous reposer, vous installer...

Elle l'entraînait. Soledad n'eut que le temps de serrer la main de Jean, celui-ci sentit un petit pincement au coeur : sa petite compagne de voyage s'éloignait, il la perdait. C'était tout naturel. Il était très heureux pour elle qu'elle eût retrouvé des amis mais il souffrait un peu qu'on la lui enlevât ainsi... D'autant plus que M. Martinez, tout en se montrant très courtois, semblait maintenant assez pressé de le voir se retirer :

— Au revoir, monsieur, et encore mille remerciements. Ne craignez rien : la chère enfant aura en nous une famille... Au revoir, monsieur.

Il reconduisit Jean jusqu'à la porte. Lorsque celle-ci se fut refermée, le jeune homme resta une seconde sur le trottoir, regardant machinalement, sans les voir, les belles reliures de la devanture. Un passant le heurta, s'excusa, ce qui le fit revenir à lui :

— Mère doit s'inquiéter, où ai-je la tête ?...

•

Mme Raynal et son fils occupaient un vieil et fort bel appartement rue Dauphine. Ce soir-là, elle attendait Jean dans le salon d'où l'on apercevait, en se penchant un peu à la fenêtre, la perspective du Pont-Neuf.

C'était une charmante femme d'une soixantaine d'années, une bourgeoise de vieille race française, intelligente, fine, tendre avec un peu de rudesse, un peu autoritaire aussi. Veuve, elle avait élevé son grand garçon du mieux qu'elle avait pu et se montrait assez fière de son oeuvre.

Elle commençait à ne plus tenir en place:

— Vraiment, je ne comprends pas, disait-elle à son amie, Mlle Antoinette Dordet, qui était venue prendre des nouvelles en passant. Le train doit être arrivé depuis longtemps !

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8258 rue DROLET Montréal

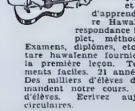
Pilules Persanes

ÉCOUTE MA CHÈRE ! IL N'Y A RIEN COMME ANTALGINE POUR CALMER LES DOULEURS ... ET N'OUBLIE PAS QUE ANTALGINE SOULAGE TRÈS VITE ET NE DÉPRIME PAS

En vente partout 15 pour 35¢ 48 pour 95¢

ANTALGINE

DEVENEZ POPULAIRE en apprenant à JOUER de la GUITARE



Vous serez toujours la "vedette"... et il est facile d'apprendre la Guitare Hawaienne par correspondance ! Cour complet, méthode très facile. Examens, diplômes, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 21 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours. Nombre limité d'élèves. Ecrivez aujourd'hui pour circulaires.

au CONSERVATOIRE de MUSIQUE HAWAIENNE ltée. 116-V, blvd Charest, Québec

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Mlle Dordet était le type parfait de la vieille demoiselle, comme il n'en existe presque plus à notre époque : longue, sèche, le visage anguleux. Elle avait une fâcheuse tendance à voir les événements et les choses sous l'angle le plus pessimiste et se plaisait toujours à prévoir les accidents, les maladies, etc... Mme Raynal l'accueillait toujours affectueusement d'autant plus qu'elle vivait avec peine d'une petite rente et n'était guère heureuse.

— Je frémis toujours à la lecture des journaux, dit-elle de sa voix pointue... Mais il ne faut pas trop se frapper, évidemment. Le train de Jean est en retard, voilà tout... Quoique, avec l'encombrement de Paris, pour peu qu'il ait pris un taxi...

— Antoinette, cessez de jouer l'oiseau de mauvais augure !

— C'est bien loin de ma pensée ! Ah ! je crois que si j'avais eu un enfant, je ne me serais jamais résolue à le laisser voyager seul !

— Vous auriez empoisonné sa vie ! s'écria Mme Raynal en riant. Et puis, un garçon a besoin de liberté...

— Oui, et il en use pour faire des sottises...

— Antoinette, vous êtes insupportable ! Où voyez-vous que mon Jean fasse des sottises ?

— Je n'ai rien dit de semblable ! Cependant, il est en retard. Je m'efforçais simplement de vous rassurer !

Le plus fort, c'est qu'elle le croyait, tant le pessimisme était chez elle une seconde nature, ce qui contrastait avec le tempérament de Mme Raynal qui s'efforçait toujours de considérer les choses sous leur angle favorable. Pourtant, elle commençait à s'inquiéter sérieusement.

— Je trouve ce retard singulier...

— Le destin ne voudrait pas qu'il arrivât malheur à Jean au moment où vous échafaudez son bonheur !

Elle faisait allusion au mariage que Mme Raynal rêvait pour son fils et sur lequel la curieuse aurait bien aimé avoir quelques détails. Mais ce n'était pas le moment d'aborder ce sujet. Elle n'obtint qu'un léger haussement d'épaules :

— Je n'y songe guère pour l'instant...

— Ce retard de Jean signifie peut-être qu'il a une aventure...

Mme Raynal n'eut pas le temps de rétorquer à cette insinuation. Le bruit d'une auto freinant dans la rue la précipita à la fenêtre :

— Voilà Jean !

Deux minutes plus tard, le jeune homme était dans les bras de sa mère :

— Je me faisais un peu de mauvais sang ! As-tu fait bon voyage ? Le train avait donc du retard ?

— Il est entré en gare à l'heure exacte !

— Voyez-vous ces jeunes gens ! s'exclama Antoinette Dordet, on se tourmente à leur sujet et on a bien tort !

Jean lui jeta un regard sans bienveillance.

— Je crois que vous me jugez mal. Excusez-moi, je dois faire un peu de toilette.

La mère précéda Jean vers sa chambre pour voir s'il ne lui manquait rien et Mlle Dordet jeta d'un ton aigre :

— Ne vous gênez pas, je vais feuilleter les journaux... bien qu'ils soient toujours porteurs de mauvaises nouvelles.

Mme Raynal demanda à voix basse quand ils furent loin des oreilles indiscrètes :

— As-tu reçu ma lettre ?

— Certainement...

— Il faut que tu saches tout de suite : je viens d'organiser une petite réunion entre amis... Tu y rencontreras la jeune fille dont je te parlais...

Cette phrase donna exactement à Jean l'impression qu'une lourde tuile lui tombait sur la tête. Sa rencontre avec Soledad del Monte lui avait fait perdre de vue le projet que sa mère lui rappelait tout de suite :

— Ah ! oui... la jeune fille...

— Elle est ravissante ! Tu sais que, lorsqu'il s'agit de toi, je suis assez difficile. Eh bien, quand je l'ai vue, je me suis dit : « Voici exactement la future compagne de mon Jean ! »

— Vraiment ?

— Jolie, bien élevée, maîtresse de maison accomplie ce qui est important car un ingénieur doit pouvoir recevoir... Je connais tes objections : on n'épouse pas une femme pour qu'elle tienne la maison, autant prendre une gouvernante ; mais elle est aussi instruite, de conversation agréable, elle porte la toilette à ravir : une vraie Parisienne ! Quant à ses qualités de coeur, tu les jugeras par toi-même... J'oubliais... elle adore les enfants !

Jean aurait bien voulu placer un mot, mais quand Mme Raynal s'emballait sur un sujet, il était assez difficile de l'interrompre. Il essaya pourtant :

BETTE DAVIS porte ici une robe de léger lainage noir, création Edith Head. On remarquera le médaillon à chaîne d'or, entouré de pierres précieuses, et surtout le bracelet, propriété personnelle de l'artiste. De minuscules oeufs de Pâques russes y sont enchâssés. On connaît les sympathies de Bette Davis pour l'influence slave en matière artistique.

— Ecoute, maman, je voudrais te dire...

— Tu trouves que je vais un peu vite ? Il ne sert à rien de tergiverser. On se plaît ou on ne se plaît pas. Moi, quand j'ai connu ton père...

La charmante femme allait pour la centième fois rééditer le récit de sa première rencontre avec son mari, Jean l'en détourna :

— Je sais que tu veux mon bonheur, mais j'ai quelque chose à te raconter... J'ai fait, pendant mon voyage de retour, une rencontre très singulière et très touchante.

— Quelqu'un que je connais ?

— Non. Figure-toi qu'en gare St-Charles est montée dans mon compartiment une jeune fille espagnole dont les parents sont morts à Burgos, et qui fuyait la Chine où elle avait laissé un frère. Elle n'avait pas d'argent, je l'ai invitée à dîner au wagon-restaurant et nous avons fait connaissance...

— Quelle histoire abracadabrante... cette Espagnole chinoise qui...

— Elle est de bonne famille, avocate...

— C'est si facile de raconter ! Tu es vraiment trop confiant !

Jean s'insurgea :

— Je suis très capable de distinguer le vrai du faux. Et d'ailleurs quel intérêt cette jeune fille aurait-elle à mentir ?

— Sait-on jamais ? Moi je ne lie pas conversation en chemin de fer.

— Si tu l'avais entendue comme moi, maman, tu aurais été frappée par son accent de sincérité. Il y a là quelque chose d'inimitable !

Mme Raynal secoua la tête, mal convaincue :

— Tu t'emballes ! C'est terrible ! Veux-tu que je te dise ? Et bien, cette prétendue victime n'est peut-être qu'une aventurière ! Il y en a tant à notre époque corrompue !

Jean n'insista pas, il ne voulait pas entamer la discussion. Mais rien ne le ferait changer d'avis au sujet de Soledad : il était bien certain que cette jeune fille était parfaitement honorable et digne de respect. Bien sûr, son histoire racontée tout de go, pouvait paraître compliquée et puis Mme Raynal n'avait pas vu son attitude réservée et l'angoisse de ses yeux.

La mère, laissant son fils à ses soins de toilette, était rentrée au salon. Elle y retrouva l'anguleuse Antoinette dont la curiosité était surexcitée par cet entretien hors de sa présence et qui l'interrogea aussitôt :

— Je suis sûre qu'il y a un mariage sous roche ! Qu'en dit Jean ?

— Il n'en dit pas grand'chose ! Le voilà tout préoccupé par une rencontre faite dans le train ! Une jeune fille fort jolie, solitaire et malheureuse ! Quelle histoire !

Mlle Dordet triompha sur le mode mineur :

— Je vous le disais à l'instant, ma chère : quand les jeunes gens voyagent seuls, on peut s'attendre à tout !.. Ces gens dont on fait la connaissance dans les wagons peuvent très bien être des voleurs ou des assassins ! Lisez les journaux !

Cette fois, la mère trouva que son amie exagérait et comme elle était douée d'un certain sens de l'humour, elle répondit en riant :

— Je ne vois pas très bien mon jeune gaillard détroussé ou occis par une gamine ! Non, c'est moins grave ! mais c'est très embêtant pour mes projets !...

IV

Soledad del Monte renaissait à la vie familiale.

Les Martinez habitaient au premier étage au-dessus de leur magasin, un appartement assez vaste dont une pièce inoccupée fut transformée en chambre avec un bon divan en attendant mieux. Pour la première fois, depuis des jours, la jeune Espagnole goûta un repos délicieux et se réveilla le lendemain pleine de courage.

— Nous avons beaucoup parlé de vous hier soir, dit Mme Martinez quand elle descendit au magasin, et nous allons vous communiquer le résultat de nos réflexions.

Dès que le petit déjeuner fut servi, M. Martinez prit la parole :

— Voulez-vous rester avec nous ?

— Je vais vous expliquer quelque chose que vous ignorez, compléta sa femme, empêchant ainsi Soledad de parler. Nous avons eu une petite fille, il y a bien longtemps, elle n'a fait qu'un court passage en ce monde...

D'un mouvement spontané, Soledad s'empara de la main de sa nouvelle amie et la porta à ses lèvres.

— Ce fut un grand chagrin... Eh bien, hier soir, nous avons eu l'impression qu'après bien des années, notre petite Maria nous revenait... Supposez, par exemple, qu'elle ait été élevée très loin de nous, dans un autre pays, et qu'elle soit revenue vivre près de ses vieux parents. Quand je vous ai conduite dans votre chambre, il m'a semblé que c'était elle qui s'y installait, elle que j'embrassais...

— Cette pensée me touche plus que je ne puis dire...

— Nous aurions beaucoup de peine maintenant si vous nous quittiez... C'est pourquoi nous avons décidé de vous offrir la place de la petite absente.

— Je vous aime de tout mon coeur ! dit Soledad, mais je ne veux pas vous imposer...

— Ne parlez pas ainsi, protesta M. Martinez. Ma femme vous a expliqué le côté sentimental de la chose et c'est certainement le plus important. A moi maintenant, le point de vue pratique. Je me fais vieux, mon enfant... Je commence à sentir le poids des années. Pas grand'chose encore : une légère fatigue, moins d'agilité... mais cela suffit pour me rappeler que l'âge est là... Il y a quelque temps déjà que je sens la nécessité de prendre avec moi quelqu'un qui puisse m'aider. Mais il me répugnait d'avoir un employé quelconque... Songez ! Mes livres, c'est tout un univers !

— J'ai aperçu de belles reliures, hier, j'aurais du plaisir à mieux les voir !

— Justement ! Ce n'est pas ici une librairie où l'on entre pour demander le dernier roman paru. C'est un peu un musée du livre. Nous recueillons dans les ventes les éditions rares... Vous verrez Soledad...

— Ce doit être passionnant !

— Passionnant ! Carmen, elle a compris ! Elle est très intelligente ! Je m'y connais en hommes !... et en femmes aussi, naturellement !

Poils PARTIS FIGURE

Lèvres, Bras, Jambes

MAINTENANT HEUREUSE ! Après avoir tout essayé, je découvris un moyen simple et modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli discret. Aussi **échantillon d'essai.** Ecrivez à ANNETTE LANZETTI, P. O. Box 600, Dept. C-451, Toronto, Ontario. Inclure timbre 4c pour réponse.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMÉO AUGER

CR. 9363 — **7662, rue St-Denis, Montréal**

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à

D. EVANS

Boîte 141, Station G, Montréal.

Coupon d'abonnement — Canada et Etats-Unis — 1 an..... $1.50 — 2 ans..... $1.50 — ☐ IMPORTANT ! — Indiquez si vous avez déjà un renouvellement. — Nom... Adresse... Province... Ville... — LE FILM — POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE — 975-985 rue de Bullion MONTRÉAL 18, P.Q.

rellement ! Ce qu'il me faut, c'est une personne cultivée, fine, lettrée et je suis certain que vous allez remplir toutes ces conditions...

Les yeux de Soledad brillèrent :

— Ai-je bien compris ? Vous voudriez...

— Que vous me secondiez au magasin. Ce ne serait pas trop ennuyeux pour vous et cela me rendrait un si grand service !

— Je ne vois rien au monde qui puisse me plaire davantage.

Elle appréciait à sa juste valeur l'exquise délicatesse du libraire qui s'avisait brusquement de la nécessité absolue où il était d'avoir une aide. Elle ne s'y trompait pas. Ce qu'il en faisait, c'était pour avoir un prétexte de venir en aide à la fille de son ancien ami. Elle accepta donc, puis elle dut raconter sa vie, minutieusement. C'est ainsi qu'à la fin de son récit, le nom de Jean Raynal fut prononcé.

— Ah ! oui, dit M. Martinez, ce monsieur qui vous a accompagnée ici.

— Relation de voyage ! observa d'un ton un peu dédaigneux Mme Martinez.

Soledad protesta :

— Oh ! madame ! ce jeune homme s'est montré si bon pour moi ! Songez combien je me sentais isolée !

— Comme les jeunes imaginations prennent vite feu ! protesta la dame, vous ne savez même pas qui est ce garçon !

— Il m'a dit son nom et qu'il était ingénieur. Il a vingt-six ans et il habite avec sa mère qu'il aime tendrement. Il parle d'elle en termes touchants ! Quand un jeune homme parle ainsi de sa mère, ce ne peut pas être un méchant homme !

M. Martinez qui lisait son journal, leva la tête :

— Mon enfant, vous ne connaissez pas la vie. Puisque vous êtes avec nous, ce dont nous sommes enchantés, il est de notre devoir de vous mettre en garde contre les pièges que vous ignorez.

— Mon mari a raison, ma chère petite. Je ne sais quelles habitudes vous aviez en Chine, mais ici, en France, nous recommandons toujours aux jeunes filles, lorsque les circonstances les font voyager seules, de n'adresser la parole à personne.

— Il s'agissait là d'une situation toute particulière, voulut expliquer Soledad.

— Raison de plus ! Vous allez raconter votre histoire à un inconnu. Le voilà renseigné sur votre compte, rien de plus dangereux.

— Il m'a tout de suite inspiré confiance...

— C'est bien là le malheur ! Il n'y a rien de plus enjôleur qu'un individu louche...

La pauvre Soledad eut les larmes aux yeux. Elle protesta encore faiblement :

— Je ne pourrai jamais croire qu'il puisse résulter quelque chose de fâcheux pour moi de cette rencontre...

— Je ne souhaite qu'une chose, conclut M. Martinez, c'est qu'il ne reparaisse plus ici. Cependant, s'il se hasardait à venir prendre de vos nouvelles, je ne saurais trop vous conseiller, Soledad, de garder vis-à-vis de lui une grande réserve. Je vous parle comme un père...

Soledad del Monte était bien obligée de remercier son protecteur pour l'intérêt qu'il lui portait ; mais elle resta très triste après cette conversation. Car, faute de pouvoir le dire tout haut, elle était bien obligée de s'avouer tout bas qu'elle n'avait pas de plus cher désir que de revoir le jeune homme du train...

V

Jean, assez refroidi par l'accueil des Martinez, pour courtois qu'il fût, avait essayé, en toute loyauté de ne plus penser à Soledad. Ceci dura exactement trois jours au bout desquels il se trouva, par hasard, évidemment, regardant les belles reliures exposées dans la vitrine de la librairie, rue la Boétie.

Soledad était seule et, commençant son métier de commis libraire, elle préparait la confection d'un catalogue. Le jeune homme tourna le bec de canne et entra. Elle se retourna, croyant se trouver en face d'un client et poussa une exclamation:

— Vous ! Enfin !

La réflexion était si spontanée que l'ingénieur en eut un coup au coeur. Il avait lutté trois jours avant de se décider à revoir Soledad, elle avait visiblement trouvé le temps aussi long que lui !

— Je suis venu vous demander de vos nouvelles, dit-il avec une timidité qui ne lui était pas coutumière.

— Vous vous êtes souvenu de votre petite compagne de voyage ! Mes nouvelles sont meilleures que je ne pouvais l'espérer ! Si vous saviez quels amis j'ai trouvés ici !

— J'en suis heureux et presque fâché. J'aurais souhaité que vous eussiez encore besoin de moi...

Elle posa la pile de livres qu'elle transportait pour lui tendre ses petites mains :

Parmi les personnalités de Hollywood qui assistaient à la première du film *The Mudlark*, présenté pour le roi et la reine à l'Empire Theater de Londres, on remarquait GLORIA SWANSON en toilette noire garnie de fourrure et sa fille, MICHELE FARMER, portant une robe d'organdie noire.

— On a toujours besoin d'un ami. Sans vous, je serais arrivée à Paris désespérée. Vous m'avez redonné un peu d'espoir en l'avenir... et vous aviez raison puisque je suis heureuse ici...

Elle montrait du geste le magasin à la fois coquet et sévère. Entre les panneaux de livres, de belles estampes garnissaient les murs. Sur le bureau où travaillait Soledad, de grands iris bleus s'épanouissaient dans un cornet de cristal.

— Il me semble que c'est impossible de s'ennuyer avec de tels compagnons! dit Jean.

— Je les aime déjà! Je crois que je goûterai dans cette maison une grande paix, à défaut de bonheur que je ne puis avoir sans nouvelles de mon frère...

— Soledad n'est plus Soledad! Je vous devine entourée de sympathie et d'affection...

Elle secoua la tête:

— Soledad est toujours Soledad. La solitude, on la porte en soi quand on a tout perdu...

— Ne parlez pas ainsi! Qui sait si le bonheur n'est pas en route?

Il la regardait avec tant d'affection qu'elle se sentit rougir brusquement. Pour cacher son trouble, elle se détourna vers la porte intérieure où apparaissait M. Martinez. Au premier coup d'oeil sur Jean, le libraire reconnu «l'intrus», al'individu louche» du train. Il était trop poli pour manifester, dès l'abord, son mécontentement, mais Jean sentit l'hostilité du vieillard et son coeur se serra un peu.

— Je me suis permis de venir, comme vous m'y aviez autorisé...

Martinez posa sa petite main ridée sur l'épaule de la jeune fille comme pour affirmer son droit de protection:

— Nous faisons ce que nous pouvons pour que Soledad ne soit pas trop dépaysée et nous espérons qu'elle se fera à notre vie...

— Je serais bien ingrate si je ne faisais tous mes efforts pour reconnaître votre affectueuse bonté.

— Vous êtes notre fille... et nous veillerons sur vous.

Il avait tout l'air de dire: «Nous la protégerons contre vos mauvais desseins». En d'autres circonstances, Jean eût souri de cette méfiance, mais Soledad lui était déjà trop chère pour qu'il ne se sentît pas légèrement blessé.

Heureusement, le destin qui veillait envoya un client, un monsieur imposant, décoré et qui détourna l'attention de l'Espagnol:

— J'allais justement vous écrire, monsieur! J'ai trouvé une merveilleuse édition de Montaigne! Une splendeur! Je vais vous montrer...

Tandis qu'une conversation animée s'engageait, Jean se dirigea vers la porte. Il comprenait qu'il n'avait plus rien à faire dans la maison des Martinez, mais Soledad le rejoignit et il demanda à tout hasard:

— Ne pourrais-je vous revoir? J'aurais bien des choses à vous dire.

Elle eut un sourire plein d'une belle franchise:

— Mais ce n'est pas très difficile. Pas ici... à cause du travail et de la clientèle... Nous ne pourrions causer...

L'ingénieur eut un demi-sourire entendu. Elle poursuivit:

— J'ai l'intention de commencer la visite des musées. Il faut que je sois au courant de toutes leurs merveilles.

— Cela me serait un grand plaisir de vous initier, tout en comblant les lacunes de ma propre documentation. Voulez-vous que nous commencions par le Louvre?

— Où pourrions-nous nous retrouver?

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain à la salle des peintres primitifs. Là-dessus, après un grand salut à l'adresse de M. Martinez, Jean s'éclipsa, la joie dans l'âme. Il était certain, maintenant, de revoir Soledad pendant de longs jours car la visite des musées de Paris n'est pas une petite affaire et il était bien décidé à ne faire grâce d'aucune salle.

Ils passèrent quinze jours délicieux.

Les jeunes gens commencèrent donc par les Primitifs italiens que Jean affectionnait pour leur suave naïveté. Ils continuèrent... par tout le reste! Jamais l'ingénieur ne se félicita autant que Paris contînt tant de richesses artistiques.

Parfois, lorsqu'ils étaient en contemplation devant quelque chef-d'oeuvre de la peinture ou de la sculpture, Jean éprouvait un bizarre malaise. Il songeait à la jeune fille inconnue que sa mère lui réservait, «l'épouvantail»! Qu'était-elle? Possédait-elle l'esprit et le coeur de Soledad? C'était impossible. Il n'y avait qu'une Soledad au monde! Toutefois, mieux valait d'abord, régler l'affaire de «l'épouvantail». Ensuite, il s'arrangerait pour que sa mère connût la jeune fille.

Il ne se doutait guère que Mme Raynal était plus avancée, là-dessus, qu'il ne le croyait.

Par une fin d'après-midi ensoleillée, une dame entre deux âges élégante, s'était arrêtée devant le magasin de la rue la Boétie...

Jean n'avait parlé qu'une seule fois à sa mère de la librairie Martinez mais en négligeant de lui donner l'adresse complète. Un coup d'oeil dans l'annuaire des téléphones et elle avait été fixée. Aussitôt sa décision avait été prise d'autant plus que le jour même, cette chipie d'Antoinette Dordet avait dit d'un ton doucereux:

— Ma chère, j'ai rencontré votre fils en compagnie d'une brune ravissante... une véritable beauté... quoique la beauté ne soit pas une chose dont on puisse se vanter puisqu'elle est involontaire!...

Mme Raynal avait souri sans répondre. Elle était bien certaine qu'il s'agissait de la voyageuse du train de Marseille, de cette espèce «d'aventurière» qui avait dérangé tout ses plans et qui habitait la librairie des Martinez. Il fallait absolument qu'elle connût «ces gens-là».

Elle entra dans le magasin et fut reçue par le vieux Martinez:

— Je viens de voir en vitrine un fort bel exemple de Molière. Je crois qu'il plairait à mon fils et je désirerais l'examiner...

— Certainement, madame...

Il se tournait vers le fond de la boutique:

— Soledad, voulez-vous montrer à Madame le Molière sur papier de Hollande?...

Une jeune fille vêtue de noir, au visage grave et beau, s'avança.

Etes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie! Délaissée!

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.,
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

(Pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

— Soledad ! Quel joli nom ! fit Mme Raynal. Mademoiselle est Espagnole ?

— Oui, madame.

C'était bien la jeune fille du rapide.

M. Martinez revenait vers sa cliente :

— Etes-vous satisfaite de votre examen, Madame ?

— Tout à fait ! répondit Mme Raynal qui pensait beaucoup plus à Soledad qu'à Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière. Vous voudrez bien me mettre ces deux volumes de côté, je les ferai prendre...

— Certainement. Ayez l'obligeance de me donner votre nom...

— Mme Raynal, rue Dauphine...

Soledad réprima une exclamation. Quant à M. Martinez, il ouvrit de grands yeux surpris. Quoi ? Le « louche individu » du rapide avait une mère d'allures aussi respectables ?...

— Mon nom ne semble pas vous être inconnu, reprit la mère de Jean en souriant à Soledad. Vous avez eu l'occasion de rencontrer mon fils, je crois ?

— Oui, madame, en effet...

— Eh bien, je ne suis pas fachée de vous connaître, mademoiselle.

Elle se tourna vers le libraire :

— J'aimerais aussi faire la connaissance de Mme Martinez... Je crois que nous avons à causer tous les quatre...

Ce ne fut pas la seule visite que Mme Raynal fit rue la Boétie. Au bout de quelques jours, elle convint que les trois Espagnols lui plaisaient beaucoup. Eux, de leur côté, savaient maintenant que Jean Raynal n'était pas l'individu louche et dangereux qu'ils avaient supposé...

•

Un soir, à dîner, Mme Raynal dit à son fils :

— J'ai enfin décidé la date de ma petite réception... Tu sais ? ... Ma réception ?...

Jean, en train d'éplucher des crevettes, baissa le nez sur son assiette comme si cette opération comportait d'étonnantes difficultés.

— Ta réception ? Ah ! oui... oui, certainement.

— Ce sera jeudi. Je te préviens aujourd'hui afin que tu aies le temps de prendre tes dispositions pour être libre...

— Ce sera mondain ?

— Quelques intimes seulement.

— L'après-midi, naturellement ?

— Non, je préfère le soir. C'est convenu ainsi avec les invités. Tu n'as aucun projet pour cette soirée, je pense ?

Jean prit un air innocent :

— Un projet ? Non...

Et il pensait : « Ça y est ! C'est la corvée de « l'épouvantail ».

Mme Raynal observait son fils en dessous. Elle sourit sans rien ajouter... Jean songeait à Soledad, il se disait : « C'est elle que j'aime ! »

VI

Et le fameux jeudi arriva...

— Mère, tu ne m'as pas dit... Qui as-tu invité ?

— De vieux amis : les Defosses, puis Mme Lévesque et sa fille, Mme de Tréville, notre excellent Lamorlette, les Peters et leur fils et, naturellement, Antoinette Dordet...

— Cette dernière est sûrement pour égayer la réunion !

— Ne sois pas méchant !... Et enfin... Je pense que tu n'as pas oublié dans quel but je donne ma petite soirée ?... Il y aura la surprise...

— Ah ! oui ! la merveille, la perfection, la perle rare !

— Justement, monsieur, la merveille !... Mais à ce propos, il faut que je t'apprenne une chose. Ce n'est plus la même.

— La même quoi ?

— La même merveille. Celle-là est beaucoup mieux.

Jean, un peu démonté, regarda sa mère avec stupeur :

— Comment ? Il ne s'agit plus de la jeune fille dont tu m'avais vanté les mérites ?

— J'ai changé d'idée parce que j'ai rencontré une merveille plus... plus merveilleuse !

— Maman, tu te moques de moi !

Il ne croyait pas du tout que sa mère ait changé si facilement d'idée et il pensait que c'était un piège pour « l'entortiller » ! Mais il se sentit de plus en plus résolu à refuser la soi-disante « perfection » qu'elle porte le numéro un ou deux dans l'imagination de Mme Raynal.

Celle-ci vérifiait l'ordonnance des verres, des tasses, des assiettes de petits fours, elle semblait éviter de regarder son fils parce qu'elle éprouvait une violente envie de rire.

— Je ne t'ai pas tout dit, fit-elle, soudain, ma candidate de ce soir a, malheureusement, un grand défaut...

— Une perfection avec défaut !... Bigre !

— C'est la seule chose qu'on puisse lui reprocher : elle n'est pas riche !

CHETA et LEX BARKER s'exercent à parler un langage qui serait commun à l'homme et au singe et que Barker a baptisé le *chimp*. Outre le *chimp*, l'acteur qui incarne Tarzan, dans le film RKO, *Tarzan's Peril*, parle l'anglais, le français et l'espagnol. Espérons que Cheta et lui parviendront à se comprendre.

Jean ne trouva rien à répondre. D'abord, il était extrêmement surpris que sa mère songeât à lui proposer une personne sans fortune. Ensuite, il se trouvait très différent du Jean Raynal d'avant le voyage à Marseille. Semblable à beaucoup de jeunes gens modernes, il avait envisagé une belle dot. Mais, dans ce temps-là il ne connaissait pas Soledad. Son amour pour Elle lui avait appris le désintéressement. L'argent lui apparaissait comme une chose bien médiocre auprès de la tentresse partagée...

— Tu ne dis rien ? reprit Mme Raynal.

— Que puis-je dire, maman ? répondit-il, assez maussade.

Et il pensait :

— Maman joue de la corde sentimentale, maintenant ! il ne manquait plus que ça !...

Malgré tous ses efforts, il fit triste figure dans le salon. Les amis commencèrent à arriver. Il prit part à la conversation d'un air distrait. Il n'avait qu'un désir : s'évader.

L'arrivée d'Antoinette Dordet acheva de le mettre de méchante humeur. Elle savait certainement le but de la réception de ce soir, regardait le jeune homme d'un air entendu, échangeait de petits coups d'oeil complices avec Mme Raynal. Jean l'aurait étranglée !...

Tous les invités étaient là, sauf l'inconnue. On sonna... Jean ferma les yeux. Il aurait voulu être au diable ! Quand il les rouvrit, trois personnes entraient : il eut l'impression qu'il s'était endormi et qu'il rêvait. Mme Raynal faisait les présentations :

— Deux nouveaux amis charmants . Mme et M. Martinez et leur fille adoptive, Mlle Soledad del Monte... Mon enfant, venez que je vous présente mon fils... Mais vous vous êtes déjà rencontrés, je crois...

Jean serra en tremblant une petite main fiévreuse. C'était bien Soledad, « sa » Soledad qu'il avait devant lui. Il ne l'avait jamais vue ainsi, dans une robe blanche un peu échancrée qui découvrait la naissance de son cou ambré...

— Mère, dit-il tout bas à Mme Raynal, qu'est-ce que cela signifie ?

— N'est-tu pas content de ma candidate ? répondit-elle sur le même ton confidentiel. Comme je me dois à mes invités, tu voudras bien tenir compagnie à mademoiselle... Passez donc dans le petit salon...

— Soledad, expliquez-moi! demanda Jean dès qu'ils furent assis, seuls, dans le coquet boudoir Louis XV.

— Je vous ai caché quelque chose, Jean, et il faut me le pardonner ! J'avais donné ma parole... Il y a quelque temps déjà que je connais votre mère...

— Ce sont bien là des tours de sa façon !

— Vous aviez mal gardé votre secret... et vous avez bien fait ! Mme Raynal a deviné que vous me voyiez souvent depuis mon arrivée à Paris. Elle savait l'adresse des Martinez et... elle a voulu connaître l'inconnue du train... Entre nous, je crois qu'elle avait de la méfiance !

— Comme vos amis Martinez qui me recevaient... fraîchement !

— Les braves gens ! Ils m'ont si bien adoptée qu'ils étaient inquiets comme de vrais parents, des rencontres que je pouvais faire. Et surtout dans un train !

— Exactement comme ma mère. Il paraît que rien n'est plus dangereux !

Ils se regardèrent en souriant avec tendresse. Soledad ajouta en se serrant contre son fiancé :

— Peut-être cela dépend-il des trains ?...

— Le nôtre, c'était le train de l'amour !

Les deux jeunes gens restèrent un moment silencieux, puis Jean murmura, les mains de Soledad serrées dans les siennes :

Il y eut un long baiser qui s'égrena en plusieurs petits dans les boucles brunes de l'Espagnole. Jean affirma soudain avec le ton de la conviction la plus profonde :

— Nous serons très heureux. Voyez-vous, je me suis toujours méfié des mariages arrangés, même par ceux qui vous aiment le plus. Il faut faire son bonheur soi-même...

Elle répéta :

— Faire son bonheur soi-même ! Oui, mais que de hasards étranges il a fallu pour que nous nous rencontrions... C'est un peu effrayant à penser.

Depuis un moment, quelques bruits précis avaient troublé la réunion du grand salon, mais les deux jeunes gens n'y avaient guère prêté attention. D'abord, un coup de sonnette discret avait appelé la domestique de la maison dans l'antichambre. Une voix inconnue avait posé une question que personne ne distingua dans le léger brouhaha des conversations.

Toutefois, Antoinette Dordet qui avait, par vocation, l'oreille aux aguets, demanda à Mme Raynal :

— Vous attendez donc un autre invité ? Est-ce une seconde surprise, ma chère ?

— Non, répondit en souriant la maîtresse de maison. Ce doit être quelqu'un qui se trompe d'étage.

Mais comme la conversation se prolongeait dans l'antichambre, le silence s'établit au salon et on entendit alors, nettement prononcé, le nom de Martinez.

Le visage du libraire se couvrit d'inquiétude :

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au magasin...

Il se tourna vers Mme Raynal :

— Je me suis permis de donner votre adresse à ma concierge, madame. Quand je quitte la librairie pour plusieurs heures, il faut qu'on sache où je suis à cause d'un incendie ou d'un cambriolage toujours possibles...

Mme Martinez était de nature optimiste. Elle reprocha doucement à son mari de troubler la fête :

— Que veux-tu qu'il soit arrivé. Pour un incendie ou un cambriolage, la concierge aurait téléphoné...

— C'est juste...

Le nom de Martinez avait été également entendu dans le petit boudoir où Jean et Soledad échafaudaient leurs projets d'avenir. La jeune fille s'était levée brusquement et elle devint si pâle que Jean, inquiet, voulut la prendre par le bras pour la diriger vers l'antichambre où il se passait assurément quelque chose d'anormal ; mais elle ne lui en laissa pas le temps : elle courut à travers le petit salon, se jeta vers l'entrée où un grand jeune homme très brun et très maigre, vêtu d'un complet gris, fatigué, discutait

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

avec la domestique sur un ton de plus en plus vif.

— Pedro ! cria Soledad.

Elle s'abattit en larmes sur la poitrine de son frère.

Le cri avait attiré tous les invités. La servante s'excusait de son erreur, il est vrai que l'allure du jeune homme dans son costume taché et fripé ne plaidait pas en sa faveur. Et pourtant, quand Soledad retrouva l'usage de la parole, ce fut pour dire avec ravissement :

— Le complet gris !

Elle en tâtait les manches pour bien s'assurer que son frère était dedans.

Mme Raynal s'empressa de faire entrer Pedro del Monte dans le salon. Avec autorité, elle le fit asseoir ; déployant mille attentions comme s'il arrivait à pied de Chine, elle lui versa une coupe de champagne, voulut le bourrer de gâteaux.

Soledad s'était agenouillée devant son frère comme une corolle. Puis elle s'avisa que, pour des étrangers qui ne connaissaient ni son frère, ni leur histoire, cette attitude pouvait paraître surprenante. Alors elle expliqua de sa belle voix chaude :

— Pedro n'est pas un frère ordinaire... Il a été pour moi toute ma famille, il a sacrifié sa vie d'homme pour m'élever et il m'a sauvée...

Le jeune Espagnol, un peu gêné d'abord de se trouver au centre d'un groupe élégant qui l'examinait, sourit à la réflexion de sa soeur ce qui détendit son visage et le rendit très séduisant. Puis il répondit avec un accent un peu plus prononcé que celui de Soledad :

— Nous sommes quittes : tu m'as sauvé la vie !

— Quand tu as été partie, j'ai essayé de protéger au mieux les intérêts de la Société d'Exportation. A cause de cela, je n'ai pu quitter le comptoir qu'à l'extrême limite du danger : on se battait dans la forêt voisine...

Il y eut un murmure et quelques exclamations parmi les dames impressionnables de l'assemblée. Pedro poursuivit :

— Personne ne voulut me conduire à Pékin... sauf l'ancien mécanicien chinois qui consentit à risquer sa vie et sa moto et à me prendre en croupe à la condition de toucher $50,000 piastres. Je ne les avais pas. Je lui promis de le payer à l'arrivée à Pékin. Là, j'aurais trouvé un prêteur, mais il refusa. C'est alors que je fouillai toutes mes poches pour réunir ma petite fortune et la lui offrir en acompte...

— Et tu as trouvé 30,000 piastres dans ton complet gris ! s'écria Soledad avec ravissement.

— Oui. De Pékin, j'ai filé vers un port d'embarquement. Un bateau était en partance pour l'Angleterre. Je suis arrivé à Londres, hier soir. J'ai pris l'avion ce matin... Je n'osais pas télégraphier mon arrivée, encore moins téléphoner. J'avais une peur atroce que Soledad n'ait pu rejoindre Paris et nos amis Martinez... A la librairie, c'est la concierge qui m'a donné l'adresse et qui m'a appris en même temps, la bonne santé de ma soeur et ses fiançailles !

— Quelle horreur s'exclama Mlle Dordet, c'est une histoire qui finit bien.

Pedro examina avec effarement la vieille demoiselle anguleuse, puis il éclata d'un beau rire jeune et tous les invités s'exclaffèrent.

— Antoinette ! fit sévèrement Mme Raynal, si vous ne riez pas aussi, je ne vous parle de ma vie !

— Mais je suis très gaie ! affirma Mlle Dordet d'un ton lugubre.

Pendant ce temps Soledad s'était levée, était allée prendre Jean par la main pour le conduire devant Pedro. Il n'y eut pas besoin de longues présentations. Les deux hommes se serrèrent la main en silence et ils pensèrent en même temps :

— Mon frère...

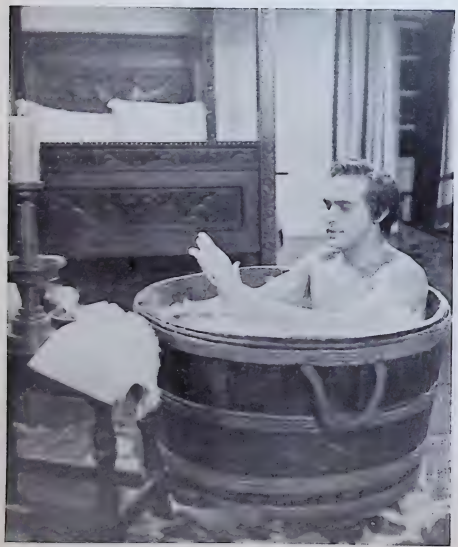
Vite, pendant que Mme Raynal s'occupait de ses invités, Jean entraîna Pedro dans sa chambre pour qu'il puisse faire un peu de toilette. Puis il revint au salon au moment où Soledad embrassait Mlle Dordet. Tout de suite on lui expliqua les raisons de ce geste : Antoinette, consciente de sa gaffe précédente avait cherché quelque chose d'aimable à dire et, qui l'eût cru ! elle avait trouvé !

— A la place de ces jeunes gens, dit-elle, je garderais ce complet gris comme un véritable souvenir !

C'est pourquoi Soledad l'avait embrassée avec sa pétulance d'Espagnole. Mlle Dordet ne se souvenait pas que quelqu'un ait jamais eu envie de lui sauter au cou avec une spontanéité aussi affectueuse. Elle rougit et en fut toute « retournée » au point qu'elle dit à Jean :

— Ta fiancée est un ange ! J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de tel qu'un mariage d'amour !

MAGDA CONTINO



RICARDO MONTALBAN dans une scène de *Don Renegade*, une scène qui a suscité de nombreux commentaires, et même des protestations indignées parmi la colonie artistique de Hollywood. Jusqu'à présent, paraît-il, le droit de se baigner au cours d'un film avait été réservé aux actrices. Voilà pourquoi ces dernières traitent Montalban d'ambitieux usurpateur.

FLÛTE... POUR L'ANNIVERSAIRE !

[*Suite de la page* 18]

— Je comprends que tu ne puisses pas le supporter pendant ton cours ! avait crié Anne.

— N'est-ce pas ?... Là, c'est un do, je crois... Oui, un do...

— Pierre ! Ton café refroidit.

Tremblante d'énervement, la petite voix d'Anne avait saisi Pierre. Il s'était précipité, il avait enlacé sa femme.

— Ma petite chérie, pardon, je ne savais pas que je t'agaçais... Pardon, mon amour... par...

L'acte de contrition s'était perdu dans les baisers. Puis Pierre avait repris sa voix de professeur-agrégé-qui-raisonne.

— Sans ce petit crétin de Bernier, il n'y aurait jamais eu de pipeau ici... surtout que ce n'est même pas un instrument... Tu me dirais : la petite flûte ; étant donné que je semble être doué, ça, la petite flûte, ce serait différent... Enfin, le pipeau, ne crains rien, c'est fini.

Huit jours plus tard, la petite flûte avait commencé ; une petite flûte que Pierre avait achetée d'occasion chez un brocanteur et sur laquelle le *Boléro* de Ravel prenait une allure de chanson folklorique de Western.

— C'est tout de même autre chose que le pipeau, n'est-ce pas, chérie ?

Elle avait senti tant de joie simple et pure dans la question de son mari et un tel besoin d'approbation, qu'elle avait répondu :

— Oui, mon amour.

Et à la petite flûte d'occasion avait succédé une petite flûte neuve. Une jolie petite flûte neuve sur laquelle, deux fois par jour, Pierre montait des gammes qu'il redescendait aussitôt. Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, il consacrait quelques heures à l'étude d'oeuvres classiques.

Un soir qu'un do dièse s'obstinait à ne pas jaillir de la petite flûte, Anne s'était écriée, au bord des larmes :

— Oh ! assez !... Je t'en prie !

Akuri, Pierre l'avait regardée, tenant la petite flûte au bout d'un bras ballant.

— Mais, tu... Tu n'aimes pas non plus la petite flûte !?

— Je la hais.

Il avait jeté l'instrument sur le tapis, il avait pris Anne entre ses bras, il l'avait bercée, parsemée de petits baisers et il avait promis de ne plus toucher, de sa vie, à une petite flûte.

Machinalement, il avait ramassé la sienne.

Pendant une semaine, aucun son de petite flûte n'avait traversé l'appartement. Puis, un soir, Pierre avait déclaré :

— Je rentrerai tard, ne m'attends pas pour dîner, chérie... Oui, une réunion...

Comme, à la fin de l'année, les réunions étaient devenues tri-hebdomadaires, Pierre avait été obligé d'avouer qu'après avoir pris des leçons de petite flûte, il avait été admis dans l'orchestre de l'Association des membres de l'enseignement secondaire qui répétait trois fois par semaine.

Depuis ces aveux, il faisait seul, chaque matin, enfermé dans le salon aux fenêtres ouvertes, une demi-heure d'exercice pour petite flûte.

Et, huit jours avant cet anniversaire de mariage, il avait dit à Anne :

— Le chef a l'intention de mettre l'ouverture de *Guillaume Tell* à notre programme.

Le signal vert de la rue de Courcelles remplaça le signal rouge. Le taxi démarra de nouveau « Et lui, se demanda Anne, qu'est-ce qu'il va m'offrir ?... L'an dernier : le petit secrétaire Louis XV, il y a deux ans, ma trousse de voyage... Mais cette année ? C'est que cinq ans, ça compte, c'est plus qu'une étape, c'est un cap... »

Elle chercha sans trouver. En lui offrant un cadeau Pierre éveillait toujours un désir qui sommeillait en elle et qu'il avait deviné avant qu'elle en eût pris conscience.

— Tu es sorcier, lui avait-elle dit à la dernière Saint-Anne, quand il avait passé à son poignet la montre dont elle ne pouvait plus se séparer.

— Non, lui avait répondu, amoureux.

Anne sourit ; elle était heureuse — malgré la petite flûte. Et elle n'était pas sûre, après tout, que cette petite flûte ne symbolisât pas les « petites concessions » indispensables à une parfaite entente. Elle se rappela une réflexion de Pierre un jour où, ils étaient tombés d'accord sur un troisième :

— Ce qui nous sauvera toujours c'est notre désir d'harmonie.

Elle ferma à demi les yeux et murmura :

« Notre désir d'harmonie... » Oui, c'était bien cela : elle voulait toujours, joyeuse ou triste, heureuse ou soucieuse, être semblable à Pierre, ressembler à son coeur.

Elle sentait que cette harmonie était la condition de leur bonheur.

— Et voilà le 17 ; vous êtes arrivée !

— Merci. Tenez... non, je vous assure que je n'ai que ce billet.

Elle s'impatienta en attendant la monnaie. Descendue du taxi, elle claqua la porte, puis elle s'engouffra dans le vestibule de l'immeuble.

Soudain, poussant un cri, elle se retourna : elle avait laissé dans le taxi la partition pour petite flûte de *Guillaume Tell*.

Elle se précipita : la voiture était déjà repartie : elle atteignait le boulevard.

« Je n'ai plus le temps de retourner chez l'éditeur, pensa Anne, la boutique serait fermée quand j'arriverais. Je ne peux pas acheter une cravate ou des cigarettes ou une bouteille d'alcool, ce serait si banal que Pierre serait déçu...

Elle prit l'ascenseur en mordillant sa lèvre inférieure pour résister aux larmes qui lui brûlaient les yeux.

« ...Je ne peux pas non plus lui avouer la vérité. Il supposerait que je lui faisais ce cadeau par habitude, par tradition et que je l'ai oublié dans le taxi comme on oublie un journal ou un parapluie... »

Elle sortit de l'ascenseur.

« ...alors que c'est parce que je pensais à lui, à notre amour, à notre harmonie que j'ai oublié...

Elle sonna.

« ...pourvu qu'il ne soit pas encore rentré... je vais dire à Maria de mettre le champagne au frais et...

— Bonsoir, mon amour.

Elle eut un sursaut qui la crispa toute. Pierre venait d'ouvrir ; Pierre avait un visage rayonnant de bonheur ; Pierre lui tendait les bras ; Pierre allait lui dire : « Heureux anniversaire, Anne chérie ! » et elle, elle... Ses yeux s'embuèrent, sa vue se brouilla.

— Pierre, balbutia-t-elle, mon Pierre, je... j'ai oublié...

Emu, inquiet par cette tornade de peine qui la bouleversait, il murmura en la serrant dans ses bras :

— Quoi, ma petite, quoi ?

Les larmes la suffoquaient. Elle parvint à dire :

— Pour notre anniversaire de mariage...

Puis elle céda : enfant perdue, elle pleura, la tête appuyée sur l'épaule de Pierre, mordant le revers de sa veste.

Il caressa doucement ses cheveux.

— Ce n'est rien, dit-il.

— Si... Oh ! si, c'est tout, au contraire... tout notre bonheur qui est en jeu... nous ne sommes plus en harmonie.

Elle sentit qu'il haussait les épaules. Puis de sa voix de professeur-agrégé-qui-sermonne, il répondit :

— Tu te trompes, Anne... parfaitement ; nous sommes toujours en harmonie ; parce que...

Il se tut deux secondes, puis avec peine et d'une voix sourde, il reprit :

— Parce que moi aussi, j'ai oublié que c'était notre cinquième anniversaire.

Comme folle, elle cria :

Pierre !...

Puis elle pesa soudain plus lourd entre les bras de son mari. Il la souleva et, en répétant : « Je suis idiot, je suis idiot », il la porta dans le gros fauteuil de cuir.

— Tu te sens mieux, ma petite chérie ?

Elle acquiesça d'un signe de tête en même temps que Maria entrait.

— Madame, c'est la concierge qui fait demander à tous les locataires qui a laissé

cette chanson dans un taxi : le chauffeur dit que..

— C'est moi, Maria, interrompit Anne, merci ; vous donnerez quelque chose au chauffeur.

Avec un geste las, Anne prit la partition pour petite flûte de l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Pierre.

— Rien, enfin, ce n'est plus rien...

De la voix monotone et lente qu'ont les personnages des rêves elle raconta tout ; qu'elle avait oublié son cadeau dans le taxi, et la signification que son amour donnait à la partition. Et elle conclut avec un sourire teinté de tristesse et d'ironie :

— Tu vois, tout cela n'a plus aucune importance.

Les yeux de Pierre se plissèrent. En paradoxe le ton d'Anne, il répéta :

« Plus aucune importance », puis il ajouta très vite après avoir éteint l'électricité :

— Tais-toi, ferme les yeux et compte mentalement jusqu'à vingt.

A vingt, Anne ouvrit les yeux. Cinq bougies de couleur brûlaient devant elle. Une alliance de fins diamants entourait la cinquième.

— Pierre ! fit-elle d'une voix émerveillée. Pierre... ce n'était pas vrai ? tu n'avais pas oublié ?

— Non, mon amour. J'ai seulement voulu qu'il n'y ait pas de fausse note dans notre amour, seulement voulu que nous restions en harmonie.

Elle se serra contre lui, confiante, heureuse, et il reprit :

— Et pour qu'elle ne soit plus jamais menacée, cette harmonie, je ne me servirai pas de ton cadeau...

— Mais Pierre, je...

— Regarde !

Il alluma brusquement l'électricité, Anne étouffa une exclamation : les cinq bougies de leurs cinq ans de mariage étaient plantées chacune dans un des trous de la flûte — à jamais inutilisable.

— C'est aussi ma manière de te répéter oui, murmura Pierre. Oui, pour toujours, pour le meilleur comme pour...

— Chut ! interrompit Anne en posant ses lèvres sur celles de Pierre, il n'y a plus de pire.

Maria entra à cet instant et elle déclara :

— Y avait plus de petits pains, madame : alors pour ce soir j'ai pris une flûte.

Et elle ne comprit pas pourquoi Anne et Pierre éclatèrent de rire avant de s'embrasser.

J. M.

ON DIT QUE...

Gloria Swanson est occupée à écrire deux livres dont un sur sa vie et l'autre sur la « glamour »... Les deux devront se ressembler car la *glamour* et Gloria ne sont pas des rivales, ce sont des sœurs jumelles... Jimmy Stewart déclara, le jour de son premier anniversaire de mariage, que les avantages du célibat ont été grandement exagérés. Il avise ses amis d'en prendre note, et termine en disant que l'état de célibataire n'est plus ce qu'il était.

FLORENCE MARLY REVIENT D'ORIENT

[Suite de la page 4]

précieuses. Il est des gens qui ne sentent plus rien ; quel dommage, et quel bonheur d'être sensible à tout, même si à côté des bonheurs plus aigus, se trouvent aussi des peines plus vives. »

Voilà qui vous dépeint parfaitement Florence Marly, une actrice très française dont la puissance d'émotion est égalée par un bel enthousiasme, et une simplicité qui lui ouvrent toutes les portes, celles de la vie sociale comme celles des studios.

Cette belle actrice dont le talent s'est plus d'une fois affirmé, tant en Europe qu'en Amérique du Sud et maintenant, aux États-Unis, revient de ces quelques semaines au Japon enthousiasmée des Orientaux et de leurs habitudes. Tout l'a émerveillée. Elle qui ne recherche chez les gens que les qualités d'abord, ne fut pas lente à découvrir chez ce peuple, le raffinement subtil de la culture orientale, plus vieille que la nôtre, et aussi plus parfaite, dans les manifestations de la plus exquise politesse.

« Les Japonais aiment les Américains. Ils professent aussi une dévotion toute spéciale pour tout ce qui est français. Les modes japonaises sont toutes tissées de poésie. Plus que les nôtres, elles s'inspirent des saisons, pas tant à cause de la température que pour en manifester la beauté. »

« J'ai appris au Japon les danses carrées. Imaginez, aller si loin apprendre ce que vous avez trente fois à votre porte dans votre pays. Cependant, il y a une différence entre ce genre de danse ici et au Japon. Les Japonais dansent sans leurs souliers, comme ils entrent chez leurs amis sans chaussures. »

Florence est non seulement une excellente danseuse au bal ; mais elle est aussi une danseuse de ballet accomplie. Elle dansa avec grand succès dans trois films au cours de son séjour en Amérique du Sud.

— Quelle est votre plus forte impression de ce voyage ?

— « J'ai l'impression d'avoir grandi de dix ans. Les voyages sont toujours un moyen d'améliorations si l'on veut en retirer tout le profit. Mais au cours de celui-ci, j'ai appris tant de choses auxquelles je ne m'attendais pas. Rien de tout cela ne m'a trop surprise, mais j'ai constaté, que le peuple japonais dans ses réceptions formidables, dans toutes ses manifestations d'amitié et de politesse est un peuple traditionaliste, infiniment sentimental et tirant parti de tout ce qui se trouve dans la nature des symboles qu'il transpose dans son existence. C'est très agréable. Certes, cela n'a pas empêché les erreurs des gouvernements ; mais je parle ici du peuple en général, de ses aspirations de paix, de son inclination vers la poésie. Assurément, il y a toute une éducation à refaire au Japon, où la femme du peuple ne connaît pas la liberté, et n'est pas partout, comme elle le devrait, traitée par son mari, sur un pied d'égalité que nous connaissons dans nos pays occidentaux. »

Le dévouement qu'elle a constaté, dans les hôpitaux où les blessés de guerre de Corée arrivent chaque jour, et où elle a donné quelques représentations aux convalescents, l'a fort édifiée. Il y a là des Américaines qui se dévouent dans le silence telles des soeurs de Charité.

« Au Japon, reprend-elle, je vous le répète, tout a un symbole. Les danses expriment quelque chose, de l'amour, de la haine, de la joie, de la douleur, et même des affaires. Tout se danse. »

« Par exemple, lors d'un mariage auquel j'ai assisté, j'ai remarqué que la tortue symbolise la femme mariée. Telle la tortue qui se dérobe la tête sous sa carapace, sans mot dire, sans se venger, telle la femme dans le ménage japonais qui va son petit bonhomme de chemin, sans répondre ou donner trop de poids à des élucubrations très souvent sans suite. Le sapin symbolise les époux en ceci, que vous n'aviez peut-être pas remarqué : Comme les aiguilles ne tombent jamais que deux par deux, ainsi un doit-il être de la vie des époux, ils ne doivent plus marcher que tous deux s'aidant dans le chemin de la vie. »

Née en Tchécoslovaquie, Florence Marly (Hana Smekalova) aussi exotique que son nom, est regardée ici comme une actrice française. Elle a apporté à Hollywood, tout le brio d'une beauté rare, d'une personnalité très riche, et d'une expérience en matière cinématographique, prise aussi bien en Amérique du Sud qu'en Europe. Elle est la femme d'un directeur de cinéma parisien, Pierre Chenal. Vous l'avez vue dans « *Café de Paris* » et « *Les Maudits* ».

Elle étudie en ce moment deux scénarios "*My Wife is Mine*" à Allied Artists, et une histoire de saltimbanque, dont le rôle lui plaît infiniment. Elle a tourné "*Sealed Verdict*", avec Ray Milland, "*Tokyo Joe*" en Amérique. Elle a le sens de l'humour, affectionne la vie simple et calme. Le travail est sa grande marotte. Et son extravagance est marquée au coin du meilleur goût, dans le vêtement. Elle dessine plusieurs de ses toilettes qui sont toujours très élégantes. Elle apprécie la philosophie, les romans psychologiques, les concerts, les expositions d'art.

Et voilà Florence Marly. Quel bel ensemble, n'est-ce pas ?

L. G. S.

FIGURE NOUVELLE

Avant son arrivée à Montréal pour tourner le film « *The Scarlet Pen* », Michael Rennie fut l'un des interprètes, en Angleterre, avec Jean Simmons, de « *Sanatorium* ». une des trois nouvelles de Somerset Maugham récemment mises à l'écran. Les deux autres sont « *The Verger* » et « *Trio* » qui donne le titre général à la série.

LA CITÉ DE LA TÉLÉVISION

par E. CHISHOLM THOMSON

(Exclusif au "FILM")

DANS la série d'événements qui ont marqué l'histoire de la télévision en Angleterre, premier pays du monde qui ait, en 1936, organisé un service de télévision à haute définition, le dernier en date est la construction d'une Cité de la Télévision. Les plans ont été approuvés ; ils vont bientôt être mis à exécution. Les bâtiments seront construits sur un emplacement autrefois célèbre pour ses expositions, à "White City", Shepherds Bush, Londres ; ils grouperont, dans une installation minutieuse et compliquée, tous les services de la télévision moderne.

Au cours des prochains mois, le voyageur aérien, survolant la capitale en venant de l'est, verra se dessiner, au milieu des usines et des habitations, un immense point d'interrogation. Cette forme n'est pas le fait du hasard. Les architectes n'ont pas voulu donner à la cité un dessin symbolique ; ils ne se sont préoccupés essentiellement que de la fonction. Mais le symbole demeure, et il demeure pour indiquer l'avenir illimité de la télévision.

La construction d'une Cité de la Télévision avait déjà été prévue en 1939. Depuis trois ans, la B. B. C. assurait un service régulier de télévision dans des conditions difficiles, installée à l'étroit dans un coin d'un bâtiment appelé Alexandra Palace qui, situé au nord de Londres, avait été un centre de divertissements devenu archaïque. Ces difficultés s'accentuaient ; le travail devenait de plus en plus pénible tant pour le personnel technique que pour les artistes, qui étouffaient dans deux studios, l'un et l'autre insuffisants. La B.B.C. cherchait donc un emplacement où elle pourrait construire de grands studios. Après sept années d'interruption du fait des hostilités, le service de télévision, à Alexandra Palace, fut repris après la guerre et avec lui, le projet d'agrandissement. En 1947, la B.B.C. fixa son choix sur Shepherds Bush.

L'emplacement a tout ce qu'il faut pour un service de télévision des plus modernes. Il n'est situé, par métro, qu'à 10 minutes du centre de Londres ; à côté, il y a une gare de chemins de fer ; à quelques mètres à peine, se trouve l'une des plus grandes artères qui mènent dans la capitale. La London County Council voulait utiliser l'emplacement pour construire des logements, mais cette question ayant été réglée, la B. B. C. reçut l'autorisation d'acheter environ cinq hectares de terrain pour construire dos locaux devant abriter ses services de télévision et de radiodiffusion.

Elle commencera par la télévision. La moitié du terrain est réservée à la Cité de la Télévision, la première de ce genre en Europe. Jusqu'à cette année, aucun architecte n'avait dessiné de centre spécial de télévision. Dans l'élaboration des plans de la nouvelle Cité, la B. B. C. a certainement bénéficié des années d'expérience péniblement passées dans des locaux étroits et au milieu de difficultés inimaginables. Mais c'est toujours là le sort du pionnier. Par exemple, les anciens studios étaient situés à l'étage ; pour chaque scène, il fallait donc monter les décors au moyen d'une grue à manivelle, remplacée plus tard par un monte-charge électrique. Le magasin à décors était installé dans une vieille salle à quelques centaines de mètres du bâtiment où étaient les studios. Les loges des artistes étaient inadéquates. Alexandra Palace lui-même n'était pas d'accès facile du centre de Londres. Le fait que le public, devant son poste récepteur, ne nous connaît même pas toutes ces pénibles difficultés qui faisaient

de la production un véritable tour de force, est certainement à l'honneur du personnel de la B.B.C., dont les réalisations, qu'il s'agisse de pièces de théâtre ou de tout autre programme, sont citées en exemple dans de nombreux pays du monde.

La Cité de la Télévision, qui émerge d'une expérience durement acquise, est appelée à relever encore davantage le standard des émissions pendant de longues années à venir. Son architecte, Graham Dawbarn, membre de l'Institut Royal des Architectes Britanniques, a établi les plans en coopération avec M. M. T. Tudsbery, ingénieur technique de la B.B.C. Ces plans, déclarent les experts, « sont un chef-d'oeuvre d'architecture répondant à tous les besoins de la télévision moderne ». Quant aux administrateurs de la B.B.C., ils en soulignent le caractère « particulier », qui le distingue par son style et son originalité.

Les usagers de la télévision ont déjà vu sur l'écran de leurs postes un modèle miniature des bâtiments qui a récemment été télévisé au cours d'une interview avec l'architecte et l'ingénieur. Le centre de la Cité sera formé par un ensemble circulaire de bâtiments à six étages, où seront aménagés les loges des artistes et autres installations accessoires ; au milieu du cercle, un vaste jardin. S'étendant vers l'ouest, il y aura les studios, qui seront installés au rez-de-chaussée et seront liés directement par des rampes aux ateliers de menuiserie et aux salles des décors ; les ateliers et les salles seront séparés par des avenues. Les salles des décors seront achevées les premières ; elles seront prêtes avant la fin de 1952, et pourront alors « alimenter » les studios temporaires actuellement situés à Lime Grove, à quelques centaines de mètres plus loin. Ces studios, qui sont au nombre de cinq, ont été achetés récemment pour « boucher le trou » entre la date d'expiration du bail d'Alexandra Palace, en 1956, et celle à laquelle la construction des studios de White City sera achevée.

Lorsque les salles des décors seront prêtes, on commencera la construction de deux grands studios, dont l'un sera le plus grand studio de télévision du monde ainsi que celle des diverses installations accessoires et de la cantine. Les autres locaux seront construits au fur et à mesure que les fonds le permettront ; ils comprendront une série de bureaux et de studios, le tout constituant la queue de cet étrange et immense point d'interrogation que formera la Cité de la Télévision et de la Radiodiffusion.

Mais nul ne sait quelle sera la part que laissera à la Radiodiffusion cet enfant gourmand et insatiable qui a nom de Télévision.

ROMAN RADIOPHONIQUE DE PIERRE DAGENAIS

[*Suite de la page 7*]

- Faubourg », une étude de la vie du quartier, comme il en existe partout dans les grandes villes du monde. En écoutant ce quart d'heure à l'antenne de CKAC, on s'étonne à penser que ce jeune puisse avec tant de brio, faire évoluer ses personnages complexes, dans l'atmosphère et l'ambiance du faubourg. L'auteur a voulu que la famille de M Bélair soit le centre nerveux de l'histoire. Papa et maman Bélair sont entourés des enfants ; deux sont mariés. On est pauvres, car la cordonnerie du coin, l'unique source de revenu a donné depuis toujours que de quoi manger et se vêtir parfois misérablement.

Cette situation a pu aigrir les caractères, rendre les jeunes moins gais, mais la vie s'accepte dans ces conditions car on n'a pas connu mieux. Mais la famille Bélair n'est pas la seule du quartier. Il y a partout des personnages typiques. De ceux-là, nommons ce brave *Popote*, grand coeur et grande langue. Son épicerie — restaurant et quinze cents à la fois, est le carrefour de tous les commérages. *Popote* console les uns, fait la leçon aux autres, est sympathique aux enfants, mais il a aussi ses difficultés. Ce qui trouble la vie du quartier, ce sont les personnages louches qui viennent on ne sait d'où, qui déjà ont fait des dégâts et causé bien des ennuis à plusieurs familles. Les radiophiles connaissent les agissements de la bande du calibre de *Charcoal* et *Pockeye*, qui l'an dernier montaient un formidable complot pour se débarrasser du policier, mais une circonstance assez étrange faisait rater le coup.

La saison radiophonique 1950–51 présente la suite de ce roman et la situation générale diffère un peu. Les événements ont divisé certains individus. On a aussi connu la maladie de *Mme Bélair*, les difficultés de *Ginette* et de son mari, les amours de *Roland*, la bataille de *Popote*, la liaison de *Pitou* et du grand *Noël*, mais il reste que l'activité de la pègre constitue l'élément surprise du programme. Dans l'ombre il se trame quelque chose, les trafiquants veulent refaire leurs cadres, et l'action débute réellement par l'accident de *Pockeye* qui s'est fait poignardé en pleine nuit. Par qui ? Mystère ! Et comme dirait le policier *François Rivard* il faut des preuves pour condamner, il faut des preuves. Il semble qu'au cours des prochains mois, les auditeurs apprendront le dénouement de cette aventure.

Le récit de Pierre Dagenais est vivant et d'un réalisme extraordinaire. Dans la bouche de ces héros du faubourg, il place les mots, fait connaître les réflexions de ces êtres dont la vie est simple, a trouvé l'expression qui les caractérise. Comme tous les humains, ils cherchent le bonheur au milieu de difficultés de toutes sortes. La vie est lente, ordinairement monotone mais la présence des personnages louches fait se grouper les uns contre les autres dans une guerre ouverte.

En homme de métier, Pierre Dagenais néglige rien pour connaître le succès. Il travaille et fait travailler à la limite une pléiade de vedettes qui tous, doivent créer des compositions difficiles. Comme exemple, mentionnons celle de l'auteur. Il donne à son « petit vieux » une interprétation remarquable. C'est une étude dans les moindres détails du père de famille dont les difficultés sont grandes, qui veut tout mener dans la maison, mais en fait ne mène pas grand'chose. On retrouve au micro dans un égal succès les Paul Guévremont (Désiré) — Roland Bédard (Popote) — Nini Durand (Michèle) — Jean Lajeunesse (François) — Robert Gadouas (Simon) — Shirley Bruce (Pitou) — Denyse St-Pierre (Ginette) — Jean-Louis Paris (le père Zacharie) — Germaine Le-

A RADIO-CARABIN

[*Suite de la page 9*]

On ne peut pas être comique sur commande, si on n'est pas naturellement humoriste. Et l'humoriste doit nécessairement travailler dans la joie, dans l'ambiance gaie qui donne le relief voulu aux situations, qui transmet aux auditeurs invisibles de la radio le comique des gags et des reparties.

Mais pour comprendre la façon dont est constituée une émission comme Carabin, il faut commencer au commencement. C'est-à-dire par les textes, le script, comme on dit en langue radiophonique.

Un jour de janvier 1944, Paul Leduc qui était alors directeur des émissions dramatiques à Radio-Canada, convoqua Laurent Jodoin.

— Croyez-vous, dit Leduc, qu'il soit possible de monter une émission comique avec l'aide d'un groupe d'étudiants... un programme « carabin » qui mettrait en oeuvre le sens humoristique de nos jeunes ?

Laurent Jodoin se mit à l'oeuvre et, en deux mois, il avait réuni une équipe de 12 scripteurs qui, encore aujourd'hui, rédigent à tour de rôle les textes. L'équipe se compose de Paul Legendre, Emilien Labelle, St-Georges White, Jean Léonard, Janette Bertrand, Claudine Thibaudeau, Jean Lajeunesse, Albert Brie, C.-H. Gigaère, Aimé Plamondon, Georges Delisle. Comme on le remarquera, Claudine Thibaudeau et Jean Lajeunesse jouent eux-mêmes des rôles à l'émission.

Laurent Jodoin établit le plan de chaque émission, suggère des personnages et le cours général de l'action, et soumet le tout à un ou à l'autre scripteur, selon le genre qui convient le mieux à chacun. Parfois, un des scripteurs propose lui-même un plan d'émission. Parfois plusieurs scripteurs sont appelés à travailler en collaboration. Mais de toute façon, c'est Jodoin qui prend l'ébauche du texte pour en arrondir les coins, le rendre le plus homogène possible... et le censurer au besoin, car on connaît les étudiants !

Le texte est ensuite revu par Paul Leduc et Wilf. Charland qui y apportent les modifications que pourraient imposer les nécessités de la réalisation.

Alors, c'est la répétition... et le bal commence avec ces messieurs et dames comédiens qui refusent de ne pas être drôles un seul instant.

De leur côté, pendant que se prépare le script, Paul Leduc s'occupe d'engager des vedettes pour la partie sérieuse de l'émission. Il cherche à maintenir un équilibre judicieux entre les artistes étrangers et les Canadiens. Il aime à faire entendre, dans le Québec, des artistes de l'extérieur pour que notre public connaisse les talents du monde entier. Par contre, il tient aussi à encourager et à mettre en valeur les artistes de chez nous.

Et n'oublions pas Maurice Meerte qui est chargé de la direction musicale. Il fait, avec la collaboration des réalisateurs, le choix de la musique et répète avec l'artiste invité.

Au chapitre de la musique, il convient de mentionner encore une fois Laurent Jodoin qui, avant d'être scripteur est musicien, ayant débuté à la radio comme pianiste. C'est lui qui a composé le thème musical de Carabin, musique et paroles. De plus, la plupart des chansons des carabiniers étaient de son cru.

C'est tout ce que peut faire Laurent ? Mais non, cela n'est pour lui qu'une distraction ! Car c'est un compositeur de premier ordre qui, entre autres choses, a écrit la musique pour Huis-Clos, Lilliom, Tessa et autres pièces de l'Equipe. Il a écrit le thème de l'émission « Les Variétés 57 » et des chansons qui ont attiré l'attention de vedettes telles que Lena Horne, Eugène Conley, Lawrence Winters, Marjorie Lawrence et plusieurs autres. A tout cela, Jodoin ajoute un poème symphonique dont il est l'auteur. En tout et partout, 225 de ses compositions sont inscrites au registre international.

Et voilà donc qui sont ceux et celles qui participent à mettre au monde, chaque semaine, un nouveau Radio-Carabin.

— Etre drôle ? Mais mon vieux, il n'y a rien de plus simple. Ces comédiens de la radio, ce qu'ils doivent se la couler douce : Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de se présenter devant la radio et de faire des blagues.

C'est simple comme ça !

myre (Prunette) — Blanche Gauthier (Laura Bélair) — Denis Drouin (Pockeye) — Jean-Paul Kingsley (Charcoal) — Gilles Pelletier (Roland) — Juliette Huot (Angéline) — Marjolaine Hébert (Bibitte) — Roger Garceau (Noël) et l'annonceur Bruno Cyr. Yves Ménard collabore à la réalisation. Une brillante équipe qui par son travail sérieux et intense, présente aux radiophiles cinq fois la semaine, une émission d'une rare qualité.

Il semble bien que, devant le succès du *« Faubourg à M'lasse »*, Pierre Dagenais donnera à ses admirateurs l'occasion de lire son roman au cours de l'année. C'est plus qu'un projet et nul doute que le volume connaîtra la même vogue que l'émission entendue à CKAC. L'édition permettra à tous d'analyser les personnages, les situations, de savourer la langue du quartier qui a ses tournures bien à elle. Quant à applaudir l'oeuvre à l'écran, rien n'empêche de caresser ce projet. Il se peut qu'un jour, après avoir entendu ces personnages à la radio, fait la lecture du roman, on puisse connaître par l'image, le milieu où chaque jour des êtres partagent les joies et les pleurs. Bravo et félicitations à Pierre Dagenais pour ce travail. Continuez dans la même voie, l'avenir est à vous.

LA DYNASTIE DES BARRYMORE

[*Suite de la page* 13]

suivent le même sentier, tels Diana, fille de John, et John junior dont la mère, Dolorès Costello, est aussi une actrice.

Diana a été la vedette de *Eagle Squadron*. Elle a joué d'une façon satisfaisante, pas plus. Mais dans un deuxième film, alors qu'elle avait comme partenaire Robert Cummings, elle a manifesté quelque chose du bouillant tempérament artistique de la famille.

Quant à John fils, il est très brun et a des yeux perçants. Il vient d'avoir 19 ans et témoigne de qualités dramatiques remarquables. Il a joué dans *Quebec*, un film Paramount, avec Corinne Calvet dans le rôle de sa mère. Il est en ce moment la vedette d'un excellent film de l'ouest américain avec complication de meurtre : *High Lonesome*. On doit lui souhaiter bon succès ; il serait trop regrettable de ne plus voir un Barrymore sur la scène ou à l'écran.

VILLAGE PHOTOGENIQUE

Knab est une bourgade de 1,600 âmes, située en plein désert d'Utah, et qui est environnée de sites tellement merveilleux qu'ils ont attiré les metteurs en scène et les producteurs. Dans cette petite ville plus de 200 films ont été tournés. Le dernier est *« La Fille des Prairies »* avec Yvonne de Carlo et Howard Duff. Le premier avait été *« Deadwood Dick »*, en 1922, avec Tom Mix. Tous les habitants de Knab ont eu l'occasion de tourner, soit comme acteurs, soit comme figurants dans l'un ou l'autre des films qui eurent pour cadre leur si pittoresque village.

UNE CHARMANTE FANTAISIE MUSICALE

[*Suite de la page* 10]

Un soir Kovalsky est encore attaqué. On l'amène de force dans un vieux théâtre et le voilà devant un tribunal composé d'une douzaine de personnes dont le visage est recouvert d'une cagoule. Il livre une bataille acharnée, démasque ses agresseurs, et qu'aperçoit-il ?... une bande de gosses comprenant, les grooms, chasseurs et liftiers du Palace où est descendue la vedette. Ces gamins ont formé le « Club des Admirateurs de Marta Vassary ».

Le grand coupable est le liftier qui aime aussi la vedette. Kovalsky essaie de les convaincre en leur expliquant qu'il est seulement un « faux fiancé » et qu'il ne fait pas la cour à Marta Vassary. Son rôle consiste tout simplement à découvrir les auteurs de ces agressions. Il raconte même qu'il est chanteur de métier, mais les gosses ne le croient pas. Alors pour leur prouver, il leur fait entendre une chanson de son répertoire.

Kovalsky a accompli sa tâche. Il quitte avec beaucoup de peine Marta Vassary, et comme l'impresario lui a promis, il va débuter sur une grande scène.

Les fiançailles de Marta et Hubert sont annoncées, mais au moment du mariage, la belle cantatrice disparaît. Kovalsky profitant de l'occasion se met à sa recherche et après bien des péripéties, ils se retrouvent sur scène dans les bras l'un de l'autre, et c'est ensemble maintenant qu'ils continueront leur carrière.

UN FILM PUISSANT

[*Suite de la page* 5]

de misère. Son mari se laissait maintenant aller à la violence. Il ne lui ménageait ni les injures, ni les coups. Le frère de Léon, Pierre, un garçon sérieux, qui venait souvent leur rendre visite, ne fut pas long à deviner le drame de leur foyer. Une pitié, qui n'était pas loin de l'amour, le rapprocha alors de cette jeune femme fière qu'il savait malheureuse. Il s'efforça d'apporter un adoucissement à sa peine, et Julie comprit qu'un sentiment nouveau naissait en elle...

Bientôt, elle devint mère, et la vie continua sur le ponton, de plus en plus atroce. Une rixe éclata entre les deux frères. Léon était ivre. Pierre, attaqué, se défendit... L'ivrogne chancela, tomba dans l'eau noire, et ne reparut plus... Le drame n'avait pas eu de témoins. Pour sauver leur bonheur, pour l'avenir de l'enfant, Pierre et Julie décidèrent de mentir. Elle, serait sûrement acquittée, tandis que lui serait condamné. Elle partit dans la nuit vers le commissariat...

Lorsqu'au sortir de la Petite Roquette, Julie revient au logis, après le jugement qui la libérait, elle y retrouve son enfant et Pierre qui l'attendent...

UNE BELLE FAMILLE

Robert Young est le père de quatre filles : Carol Ann, 16 ans ; Barbara, 12 ; Betty Lou, 6 et Kathy, 4. Comme ceci ne lui suffit pas, il possède aussi une famille radiophonique, deux filles et un fils qu'il guide paternellement tous les jeudis soirs au réseau de la *National Broadcasting*.

TARIF D'ABONNEMENT aux TROIS MAGAZINES

REMPLISSEZ CE COUPON SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT:—Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Localité..... Province.....
Adresse.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

VOIR NOTRE ANNONCE EN PAGE 44

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

[Suite de la page 24]

« poison » comme rendement financier. Mais il y a belle lurette que tout cela aussi est changé. Aujourd'hui le public a évolué dans ses goûts. Tandis que naguère un acteur blond était déclaré fade et bon tout au plus à jouer les adolescents dans les scènes de comédie, aujourd'hui le nombre de jeunes premiers aux cheveux blonds ne se comptent plus. Pour vous rafraîchir la mémoire, voici quelques noms : Van Heflin, Alan Ladd, Kirk Douglas, Van Johnson, Richard Widmark, Sterling Hayden, William Boyd, (Hopelong Cassidy), etc.

•

CHATS...

Des douzaines de chats viennent d'être appréhendés au studio Paramount, pour une audition dans un bungalow de danse, l'autre après-midi. Il s'agissait de trouver un félin pour « Rhubarb », adaptation à l'écran du roman comique de H. Allen Smith, où il s'agit d'un chat qui devient héritier d'un club de baseball et de trente millions de dollars. Le studio était à la recherche d'un mâle possédant une assez forte « personnalité » pour avoir l'air d'avoir gagné sa bataille à travers les vicissitudes de sa vie de chat. On entraînera l'animal qui rapportera quelques milliers de dollars à son propriétaire. Dès que le film sera terminé, je vous adresserai sa photo. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un chat de salon ; mais d'un simple habitué des gouttières, ayant mangé plus de coups que de friandises. Ceux qui se trouvaient là, l'autre jour, étaient accompagnés de leurs maîtresses et presque tous se sont conduits comme des chats de bonne famille. A part quelques coups de griffes, une cacophonie de miaulements, et les « ronrons » des apathiques ou des caractères sans ambition que la vie de ruelle aurait vieillis avant l'âge.

•

CHANGEMENT DE PROPOS...

Il est des gens qui, le matin, trouvent un bébé, au seuil de leur porte. Dans le cas de Barbara Hale, ce sont des chiens qu'on lui apporte. Au moment où je vous écris, elle est l'hôtesse de quatre petits chiens de tous acabits et de toutes grosseurs, que des amies parties en vacances lui ont laissés. Il est vrai qu'elle adore les animaux ; mais l'actrice de « The Jackpot » pense que son hospitalité est parvenue à sa limite. Un de ses invités a fomenté une chicane contre son propre chien. « C'est comme une guerre civile », fait-elle, « et je ne puis le supporter ». Aussi a-t-elle décidé de n'inviter dorénavant, que deux chiens à la fois, et des invités de caractère amical...

A PROPOS DE CHATS...

Carole, chatte à la personnalité douce-reuse, que vous verrez dans un rôle de « troisième rang » puisque c'est dans un film Clifton Webb-Joan Bennett, à 20th Century Fox, une persane à la toison gris-argent, s'est mis dans la tête d'imposer le silence aux acteurs de « For Heaven's Sake » l'autre matin. Sans doute l'actrice féline avait-elle mal dormi la nuit précédente. Toujours est-il que Carole surprit tout le monde en témoignant d'un « tempérament » pour le moins inquiétant... Ce dont personne ne s'était douté, jusqu'au coup de sifflet d'un début de scène qui la fit grimper au plafond, bien qu'on l'eût entraînée à ces bruits familiers d'un plateau, pendant tout un mois. Enfin elle consentit à redescendre au milieu des mortels. A la scène suivante, quelqu'un heurta l'appareil téléphonique, ce qui fit émettre à Carole, un vocabulaire que je n'oserais reproduire ici, de crainte de scandaliser la censure canadienne. On dut encore attendre que Carole cessât de faire « gros dos ». A la fin, tout le monde ne regardait plus que la chatte insupportable. « Mais enfin », s'exclama Clifton Webb, de sa plus belle attitude de pince-sans-rire, « que faisons-nous ici, nous les étoiles de ce film, ce n'est plus que Carole par-ci, Carole par-là. Personne n'ose plus bouger ni la regarder de travers, cette actrice de composition que sa famille nous a prêtée pour mieux s'en débarrasser. » — C'est alors que l'entraîneur, piqué au vif, se leva et déclancha le feu rire par ces mots : « Voilà Clifton Webb qui ne se met même pas en peine de cacher sa jalousie professionnelle. N'est-ce pas l'indice que Carole est une actrice bien entraînée »... « Chaque pays vante ses belles »...

•

MARGARET O'BRIEN

Est partie pour Washington après avoir refusé d'être embrassée dans le film « The Romantic Age » qu'elle vient de terminer à Columbia. Mais, assure-t-elle, je ne refuserai pas un baiser du vice-président Barkley, parce qu'il semble être « such a nice and friendly man »...

•

CANADA

Henri Letondal continue de défricher des rôles de composition aux divers studios d'Hollywood. Le dernier à 20th Century Fox, aux côtés de Danny Kaye, dans « On the Riviera ». Dans le film « Québec », filmé à Québec même, on relève aussi le nom d'une jeune starlet d'origine suisse, Nikki Duval.

CORINNE CALVET

De retour de Québec, nous assure qu'elle revient entichée de cette ville si française et si hospitalière. « J'ai aimé le Canada au delà de tout ce que je pourrais vous en dire », continue-t-elle. Je me suis sentie tout de suite chez moi, et j'ai éprouvé un grand intérêt à la vie canadienne-française. Comme elle est belle l'histoire du Canada français ! »... Oui... Il est fortement rumeur que Corinne soit la vedette (aveugle) du film « Whenever I Remember » scénario d'Edmond Deland et d'Oscar Millard. Il s'agit d'un vétéran anglais qui devient amoureux d'une jeune fille devenue aveugle à la suite d'un bombardement.

•

PLATEAUX MOUVANTS

Les plateaux sur roulettes semblent devenir de plus en plus en vogue dans les studios d'Hollywood. Ils ont pour avantage d'épargner et du temps et de l'argent. C'est ce que nous avons constaté lors de quelques scènes de Cyrano de Bergerac. A part de permettre le filmage sur place de plusieurs scènes qui exigent autrement des changements de local, ils ont pour résultat apparent de moins retarder la production en général.

•

ROY ROGERS

Est en tournée de 27 villes américaines. Le roi des « cowboys » présentera son dernier film, « Spoilers of the Plains ». En compagnie de sa femme, Dale Evans ; son cheval, Trigger ; de son chien berger, Bullet, et de toute une compagnie de chanteurs de ballades de l'Ouest et de danseurs ; ils donneront des représentations deux fois par jour. Ils voyagent en remorque de luxe et dans un autobus spécial.

•

VILLAGE PHOTOGENIQUE

Kanab est une bourgade de 1,600 âmes, située en plein désert d'Utah, et qui est environnée de sites tellement merveilleux qu'ils ont attiré les metteurs en scène et les producteurs. Dans cette petite ville plus de 200 films ont été tournés. Le dernier est « *La Fille des Prairies* » avec Yvonne de Carlo et Howard Duff. Le premier avait été « *Deadwood Dick* », en 1922, avec Tom Mix. Tous les habitants de Kanab ont eu l'occasion de tourner, soit comme acteurs, soit comme figurants dans l'un ou l'autre des films qui eurent pour cadre leur si pittoresque village.

GRÂCE À LA POSTSYNCHRONISATION

[*Suite de la page* 23]

il y a ceux du doublage qui s'élèvent approximativement à £1.000. A ces frais, il faut ajouter le cachot des acteurs français parlant le dialogue traduit, les dépenses habituelles occasionnées par les répétitions, le coût de l'enregistrement de la nouvelle bande sonore, et celui du tirage des pellicules de ce qui est devenu la version française.

Naturellement, tous ces frais varient suivant la qualité de l'interprétation, plus exactement celle des acteurs français employés, et suivant le temps pris pour assurer une synchronisation parfaite, ce qui ne va pas sans difficultés. D'une manière générale, on estime que la version française d'un film anglais coûte au minimum £6.000 (environ $18,000). Une fois que les compagnies anglaises ont choisi le film dont le doublage en langue française justifie, à leur avis, la dépense, elles envoient l'original à Paris, où le doublage est fait.

Les sous-titres coûtent certainement moins cher, mais ils ne sont pas aussi satisfaisants. C'est cette méthode qui est employée dans la procédure inverse, autrement dit lorsque des films étrangers sont projetés en Angleterre, car la clientèle, pour ces films avec dialogue dans la langue originale, est trop limitée pour que le rendement financier soit suffisant à justifier la dépense d'un doublage.

Pour faire les sous-titres d'un film ordinaire à long métrage, la dépense est à peine de £100, et le travail est fait dans les studios du pays où le film étranger va être projeté. La procédure habituelle est la suivante : le service d'exportation de l'agence de distribution prend le script original anglais, élimine toutes les parties du dialogue dont le sens est donné de lui-même par l'action, et introduit des phrases aussi brèves et aussi simples que possible là où une clé au dialogue est essentielle pour que le spectateur, pour qui le dialogue étranger n'a aucun sens, puisse saisir l'action ; cette dernière opération s'appelle le "spotting".

Le "spotting" est un véritable travail d'expert ; un "spotter" expérimenté peut produire le script des sous-titres en l'espace de quelques jours. Ce script, qui est aussi bref que possible, est maintenant prêt à être traduit en la langue étrangère voulue.

Quelques exemples de ce procédé, pris d'un film récent, nous donneront une idée de la technique de simplification employée par le "spotter". L'original dit : "Vous vous rendez compte maintenant que vos actes ont compromis votre cas" ; le sous-titre devient : "Vous vous rendez compte que vous avez agi imprudemment". L'original : "Vous vous efforcerez de faire mieux au prochain trimestre, n'est-ce pas ? Sinon, ils vous feront redescendre de classe, et vous n'aimerez certainement pas cela", devient : "Si vous ne travaillez pas davantage, vous serez toujours le dernier de la classe". Les sous-titres ainsi simplifiés et traduits en la langue étrangère voulue, sont alors imprimés sur la pellicule.

A l'heure actuelle, les trois principales compagnies anglaises ont en cours de préparation le doublage en français des films dont le nombre a été arrêté par le système de contingentement. La *British Lion*, qui distribue les films réalisés par les groupes de producteurs travaillant pour le compte de Sir Alexander Korda, a l'intention de faire des versions françaises de tous les films qui remportent en ce moment un grand succès, ainsi que de trois autres films, au moins, qui ne sont pas encore terminés. Les films en cours de doublage sont : "State Secret", film policier que l'on a comparé à "The Third Man" (le Troisième Homme) ; "The Wooden Horse", histoire d'un prisonnier de guerre ; "Seven Days To Noon" et "Gone To Earth" (par les mêmes producteurs que "Red Shoes" (Les Chaussons Rouges). Les trois films qui ne sont pas encore terminés et qui seront doublés sont : "Tales of Hoffmann", d'après l'opérette du même nom (*Les Contes d'Hoffmann*), avec Moira Shearer ; "Cry The Beloved Country", histoire sud-africaine ; et "An Outcast of the Island", réalisé par Carol Reed.

Deux de ces films, "Gone to Earth" et "Tales of Hoffmann", sont en technicolor ; la version française coûtera environ trois fois plus que le coût d'un film original blanc sur noir, autrement dit en ce qui concerne ces deux cas, la dépense, pour le doublage, sera égale au quart, environ, du coût habituel d'un film français à long métrage.

L'*Associated British Picture Corporation* fait aussi doubler une production en technicolor, "The Dancing Years", comédie musicale d'Ivor Novello. Son programme de doublage des films blanc et noir comprend les productions suivantes : "Last Holiday", d'après l'oeuvre de J. B. Priestley, avec Alec Guinness ; "Cairo Road", avec Eric Portman ; "Queen of Spades", de Pushkin, avec Anton Walbrook et Edith Evans ; "For Them That Trespass", avec Richard Todd ; et "Man On The Run", histoire d'un déserteur de l'armée.

L'*Eagle Lion*, compagnie d'exportation de l'Organisation Rank, prépare les versions françaises des trois films en couleurs suivant : "The Blue Lagoon", avec Jean Simmons ; "Scott of the Antarctic", avec John Mills ; "Saraband For Dead Lovers", avec Stewart Granger.

A part les nouveaux films de Korda déjà cités, il n'y a pas beaucoup de films entièrement anglais qui soient actuellement en production. Le nombre total est bien inférieur à celui de l'année dernière et il comprend des productions qui sont réellement américaines, en ce sens qu'elles ont été conçues à Hollywood et réalisées en Angleterre pour utiliser les devises "bloquées" par les restrictions monétaires. Pour la plupart de ces productions, les acteurs et les directeurs viennent aussi d'Hollywood. Dans cette catégorie, entrent les films suivants : "No Highway", avec James Stewart et Marlene Dietrich, aux côtés desquels figure Glynis Johns qui a ainsi l'occasion de répéter le succès international qu'elle a remporté dans "State Secret", "Calling Bulldog Drummond", de Metro-Goldwyn-Mayer, avec la nouvelle étoile anglaise Margaret Leighton et Walter Pidgeon ; et "White Heather", avec Ray Milland, qui est venu spécialement d'Hollywood.

Parmi les nouvelles productions les plus intéressantes et purement anglaises, nous citerons : "The Browning Version", avec Michael Redgrave et réalisation d'Anthony Asquith ; "The Galloping Major", qui promet du fait que son réalisateur est le même que celui qui mit à l'écran "Whisky Galore" et que son producteur dirigea "Passport To Pimlico", deux des plus grands films comiques qui aient été faits en Angleterre au cours des dernières années ; et "Tom Brown's Schooldays", film qui a pour cadre une célèbre et vieille école anglaise, et pour principal interprète John Howard Davies (héros du film "Oliver Twist" et "Rocking Horse Winner").

STEPHEN WATTS

LA COMEDIE DE L'ANNEE

Le sujet de « La Passagère », le beau film de Jacques Daroy, ne se prêtait pas, à première vue, à la fantaisie et à la cocasserie. Consacré aux malheurs immérités d'une jeune fille devenue soudain orpheline et pauvre, et au retour de la fortune qui lui apporte l'amour, on pouvait croire qu'il ne quitterait pas le domaine du pathétique et de l'émotion.

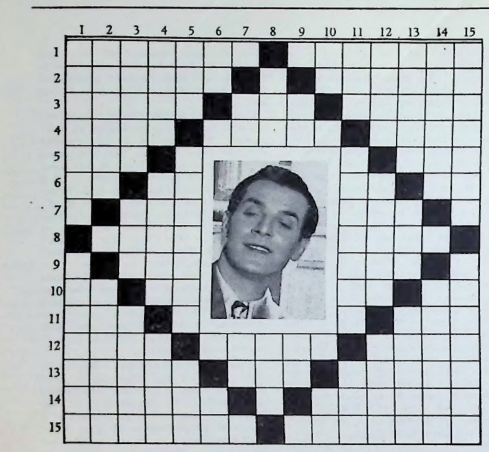
Mais Jacques Daroy a su apporter dans cette aventure la note d'ironie et même d'entrain jovial qu'apprécie le public.

Soulignons cette scène de l'inondation de la baignoire qui se déverse et la discussion des personnages pataugeant dans l'eau à mi-jambes. Ce mélange de burlesque et de sensibilité, dosé avec finesse et avec tact, est une réussite remarquable de ce film qui, d'autre part, consacre avec éclat, le talent de Dany Robin et de Georges Marchal.

« La Passagère » sera la comédie de l'année par son rythme, ses gags, sa gaieté, la réaction des personnages devant la vie, devant la fortune comme devant la pauvreté.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT SOIXANTE-ET-UN



HORIZONTALEMENT

1—Cavalier en sentinelle. — Expansion d'un gaz.
2—Lieu destiné à loger les mulets. — Astre considéré comme centre d'un système planétaire.
3—Enlever de force. — Pronom personnel. — Pâtisserie plate.
4—Enlevée. — Genre de voix de notre vedette. — Un des quatre évangélistes.
5—Canal dans lequel coule une rivière. — Démonstratif.
6—Terminaison d'infinitif. — Interjection servant à appeler. — Unique. — Route rurale.
7—Nouveau. — Aventurier, né à Tonnerre.
8—Voûte dans laquelle on fait cuire le pain. — Qui est à toi.
9—Unité de travail mécanique. — Application des connaissances à la réalisation d'une conception.
10—Préfixe d'abstraction. — Règle double. — Iles de l'Atlantique. — Dans la gamme.
11—Avantage, aptitude. — Semblable.
12—Plante ombellifère. — Partie centrale d'un pays. — Aviron.
13—Préfixe signifiant *entre*. — Point où l'on vise. — Mère, dans le langage des enfants.
14—Eteindre. — Donnait la couleur de l'or.
15—Enlevais la tête d'un arbre. — D'une bienveillance doucereuse.

VERTICALEMENT

1—Maladie infectueuse, éruptive. — Niaiserie.
2—Donner le lustre à une étoffe. — Coiffure de certains dignitaires.
3—Plume légère. — Patriarche hébreux. — Nom vulgaire de l'azotate.
4—Grand lac. — Choc. — Est utile.
5—Art de lancer. — Prénom de notre vedette. — Roue à gorge d'une poulie.
6—Pronom personnel. — D'un verbe gai.
7—Pronom personnel. — Fleuve de Russie.
8—Bruit. — Posséda.
9—Fut changée en génisse par Jupiter. — Dans la gamme.
10—En les. — Particule.
11—Au bout de peu de temps. — Nom de notre vedette. — Parole vide de sens.
12—Ancien Etat voisin de la Chaldée. — Sombre. — Clairsemé.
13—Ville de France où Jeanne d'Albret et Henri de Navarre y tinrent leur cour. — Sans surcharge. — Bonbon laxatif.
14—Déterminer le titre d'une solution en chimie. — Le jour qui suit celui où l'on est.
15—Préfixe indiquant la présence de l'électricité. — Triste, plaintive.

GUERRE ET AMOUR

[*Suite de la page* 25]

militaires. Sa tâche n'est pas facile. Il lui faut mettre d'accord des Turcs, des Arabes et des Egyptiens, et pour compliquer les choses une femme — vous l'attendiez, n'est-ce pas ? — la comtesse Sheila d'Arneau (Maureen O'Hara), dont le père a été le ministre des finances de Hamet, se met en tête d'épouser le souverain détrôné. Mais le départ de Hamet risque de compromettre ses plans et elle cherche, par tous les moyens, à l'empêcher. Comme O'Bannon lui interdit de suivre les troupes expéditionnaires, Sheila se joint en secret aux danseuses qui accompagnent le souverain dans chacun de ses déplacements. C'est alors la longue et épuisante traversée du désert, puis l'arrivée devant Derne où deux navires américains les attendent. L'opération serait d'une réussite facile si, en secret, Hamet n'avait communiqué avec son frère qui lui a promis de lui rendre la moitié de son royaume pourvu qu'il l'aide à se débarrasser des Américains. Mais, comme on peut le supposer, la victoire finale restera à ceux-ci, grâce à l'intervention de Sheila, qui a découvert, dans l'intervalle, qu'elle s'était éprise du lieutenant O'Bannon.

La Version Américaine du "Corbeau"

[*Suite de la page* 21]

où s'affairent infirmières et médecins, dont le docteur Pearson (Michael Rennie), que se disputent plusieurs de ces dames.

Pour en revenir à Charles Boyer, il connaîtra sans doute dans *The Scarlet Pen* l'un des plus authentiques succès de sa déjà longue et très brillante carrière. Trop longtemps il a symbolisé, aux yeux des cinéastes américains, l'amour sentimental. Si le séducteur à bonnes fortunes semble définitivement enterré, l'acteur de composition sera désormais reconnu comme tel par tous, et remis désormais à sa vraie place, celle de l'un des meilleurs artistes de notre époque.

Bleu Minuit

Cyd Charisse, que nous avons vue dans EAST SIDE, WEST SIDE, aux côtés de Barbara Stanwyck et de James Mason, est reconnue pour son élégance distinguée. Elle porte dans la photo ci-contre une ample jaquette courte de taupe bleu minuit, sans col et aux manches semi-longues. Des aigrettes se déroulent sur le côté d'un chapeau en feutre fourrure assorti au manteau. Comment s'étonner si, pour en revenir à EAST SIDE, WEST SIDE, Cyd Charisse a réussi à troubler la bonne entente qui régnait dans le ménage James Mason et Barbara Stanwyck? Mason était d'un naturel facilement influençable et sa jeune femme avait à combattre une rivale sans scrupule.

CYD CHARISSE

La lecture au foyer

Après le repas du soir, au foyer, la vie s'organise paisiblement: maman fait la vaisselle tout en écoutant ses programmes préférés, les enfants font leurs devoirs et apprennent leurs leçons pendant que papa travaille peut-être à son établi, dans la cave. Mais, vers le coup de huit heures, chacun éprouve le besoin d'une silencieuse évasion par la lecture et c'est pourquoi dans le foyer où l'on a eu la précaution de s'abonner à nos trois grands magazines :

LE SAMEDI ❖ LA REVUE POPULAIRE ❖ LE FILM

chacun est assuré d'y trouver son profit. Papa et ses enfants lisent LE SAMEDI. Maman et grande soeur, à tour de rôle, sont heureuses de se concentrer dans LA REVUE POPULAIRE, en attendant patiemment de pouvoir mettre la main sur LE SAMEDI. Comme tous et chacun sont ou des fervents cinéphiles ou des radiophiles, LE FILM constitue un heureux complément à toute cette littérature familiale. De sorte qu'on peut bien dire : "Heureux les foyers où l'on lit", et dans le même ordre d'idées, on peut ajouter : "Doublement heureux les foyers qui ont eu la bonne idée de s'abonner à nos trois grandes publications : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Rien n'est plus simple et moins onéreux : vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement à l'intérieur.

VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, RUE DE BULLION

MONTREAL 18, P.Q.